

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1908

ÉTUDE MÉDICALE

SUR

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

ET

LEURS PREMIERS ROMANS

PAR

PIERRE-YVES EVEN

Né à Vieux-Marché (Côtes-du-Nord), le 6 Mai 1884

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SOUTENUE LE 11 JUIN 1908, A 1 HEURE

<i>Président</i>	M. DEBOVE, professeur.
<i>Juges</i>	M. RAYMOND, professeur.
	M. JEANSELME, agrégé.
	M. CLAUDE, agrégé.

PARIS

BIBLIOTHÈQUE COOPÉRATIVE

26, RUE DE L'ÉCHIQUIER, 26

1908

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Le Doyen.....	M. LANDOUZY.
Professeurs.....	MM.
Anatomie.....	NICOLAS.
Physiologie.....	CH. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et Chimie générale.....	GAUTIER.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et Thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	{ BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....	{ DEJERINE.
Anatomie pathologique.....	LANNELONGUE.
Histologie.....	Pierre MARIE.
Opérations et appareils.....	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.....	QUENU.
Thérapeutique.....	POUCHET.
Hygiène.....	GILBERT.
Médecine légale.....	CHANTEMESSE.
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie.....	THOINOT.
Pathologie expérimentale et comparée.....	GILBERT-BALLET
	ROGER.
Clinique médicale.....	{ HAYEM.
	{ DIEULAFOY.
	{ DEBOVE.
	{ LANDOUZY.
Maladies des Enfants.....	{ HUTINEL.
Cliniques des mal. ment. et des mal. de l'encéphale.....	{ JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	{ GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux.....	{ RAYMOND.
	{ LE DENTU.
Clinique chirurgicale.....	{ BERGER.
	{ RECLUS.
	{ SEGOND.
Clinique ophtalmologique.....	LAPERSONNE (de).
Clinique des maladies des voies urinaires.....	ALBARRAN.
Clinique d'accouchements.....	{ PINARD.
	{ BAR.
	{ RIBEMONT-DESSAIGNES.
Clinique gynécologique.....	{ POZZI.
Clinique chirurgicale infantile.....	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique.....	Albert ROBIN.

Agrégés en exercice

MM.	MM.	MM.	MM.
AUVRAY.	MULON.	JEANSELME.	LENORMAND.
BALTHAZARD.	NICLOUX.	JOUSSET (A).	LOEPER.
BRANCA.	NOBECOURT.	OMBREDANNE.	MACAIGNE.
BEZANCON (F.).	COUVELAIRE.	POTOCKI.	MAILLARD.
BRINDEAU.	CUNÉO.	PROUST.	MARION.
BROCA (A.).	DEMELIN.	RENON.	RICHAUD.
BRUMPT.	DESGREZ.	LABBÉ.	RIEFEFL, chef. trav. anat.
CARNOT.	DUVAL (P.).	LANGLOIS.	SICARD.
CASTAIGNE.	GOSSET.	LAUNOIS.	ZIMMERN.
CLAUDE.	GOUGET.	LECÈNE.	
MORESTIN.	JEANNIN.	LEGRY.	

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A mon Président de Thèse,

Monsieur le Professeur Debøve,

*Professeur de Clinique médicale à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin de l'Hôpital Beaujon,
Membre de l'Académie de Médecine,
Commandeur de la Légion d'Honneur,
Doyen honoraire de la Faculté.*

AVANT-PROPOS

A cette heure où je vais quitter mes maîtres et mes amis pour me donner à la vie âpre et rude du médecin de campagne, je me sens un peu tremblant et attristé.

Mais à la pensée que, là-bas, aux heures de désarroi, je pourrai me reposer en l'affection de cœurs bons et dévoués, je me console un peu. Et je me rassure, convaincu que mes premiers pas seront guidés vers le devoir par une main ferme et expérimentée. Aussi, je suis heureux de remplir ici un devoir bien doux en priant mon père de vouloir bien accepter l'hommage de ma profonde affection et de ma reconnaissance émue.

Il a su, de longues années, remplir une carrière toute de labeurs et de bontés, et je caresse avec ferveur le bon espoir que j'ai de le voir encore de longs jours protéger mes débuts dans cette vie de dévouement qu'il prodigue depuis plus de cinquante ans.

Je voudrais pouvoir adresser à chacun de mes maîtres l'hommage de ma gratitude, mais je ne sais auquel je dois le plus. A tous je dois beaucoup plus que je ne saurais dire ; je les prie donc de recevoir le souvenir profondément reconnaissant de leur élève respectueux.

A mes amis... Que dire à mes amis, sinon que je ne les

quitte pas, puisqu'ils viendront là-bas, en ma campagne perdue, me faire souvent le plaisir de me surprendre.

Je prie M. le Professeur Debove de recevoir tous mes remerciements pour l'honneur qu'il me fait en acceptant la présidence de cette thèse.

INTRODUCTION

Dans cette étude sur les frères de Goncourt, nous nous proposons de tracer tout d'abord à grands traits la biographie des deux écrivains. Nous nous appliquerons à noter tout ce qui peut être de nature à faire ressortir leur caractère nerveux et maladivement impressionnable. Après les avoir présentés comme des malades, nous ferons l'analyse, aussi brève que possible, des œuvres écrites en commun et plus particulièrement de : *Charles Demailly*, *Sœur Philomène*, *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais*.

Nous choisissons ces œuvres pour deux grandes raisons : la première, c'est qu'elles nous paraissent être celles qui ont coûté aux deux frères le plus d'émotions ; la deuxième, c'est que la partie médicale nous en a paru plus spécialement intéressante. Nous serons, par incidence, amené à dire quelques mots de *Renée Mauperin*, et de *Manette Salomon*. Mais nous voulons laisser complètement de côté les romans du frère aîné seul.

Nous nous proposons ensuite de chercher les raisons qui ont amené les Goncourt à la conception de cette littérature ; malades tous les deux, s'observant sans répit, souffrant de souffrances physiques et morales, ils sont naturellement tentés de traduire cet état de malaise

et leur premier travail important décrit les angoisses de l'homme de lettres méconnu.

Vivant pour les lettres, sans cesse à la recherche de quelque sujet nouveau et vrai, ils se passionnent pour une histoire qu'ils entendent raconter et la transforment en un roman, sans en altérer la vérité. Poussés par leur nature malade et impressionnable vers tout ce qui n'est pas la « santé courante », ils découvrent en la maladie de leur bonne, un sujet d'étude complexe et intéressant. Et, tout en conservant toujours la vérité, ils écrivent des pages profondément attristantes.

Avaient-ils les qualités suffisantes pour mener à bien de tels travaux ? Étaient-ils documentés ? Où prenaient-ils leurs documents ? Tels sont les grands points sur lesquels porteront les dernières pages de cette étude.

Avant de conclure, nous discuterons, en quelques notes brèves, la vérité des cas étudiés dans les ouvrages cités plus haut.

En résumé, cette étude se divisera en trois parties :

- 1/ La première contiendra des notes biographiques ;
- 2/ La deuxième sera faite de l'analyse des romans ;
- 3/ La troisième se subdivisera en deux chapitres. Le premier de ces chapitres aura pour but de rechercher les causes qui ont fait des Goncourt de tels littérateurs et d'examiner, en outre, les qualités qui pouvaient leur permettre de mener à bien leur œuvre.

Le deuxième chapitre sera réservé à la maladie de Jules.

Enfin, la conclusion.

PREMIÈRE PARTIE

Dans cette première partie sont réunies quelques notes biographiques, classées en quatre périodes :

1) La première part de l'année 1822, année où naquit Edmond, et va jusqu'à 1850, époque à laquelle les deux frères commencent à collaborer.

2) La deuxième s'étend de 1850 à 1866, s'arrêtant à l'échec de Henriette Maréchal.

3) La troisième comprend les années de 1866 à 1870, avec les souffrances et l'agonie de Jules.

4) La quatrième va de 1870 à 1896, les années d'Edmond resté seul.

Cette division est tout artificielle : nous avons cru devoir l'adopter pour la clarté de ces notes, puisées pour la plupart dans le « *Journal* » des deux frères.

PREMIÈRE PARTIE

NOTES BIOGRAPHIQUES

1822-1850

Edmond de Goncourt naquit à Nancy, le 26 mai 1822.
Jules naquit à Paris le 17 décembre 1830.

Nous ne croyons pas utile de remonter à leur origine, en transcrivant ici l'histoire de leur famille.

M. Alidor Delzant, dans son livre « Les Goncourt », consacre à ce sujet plusieurs pages documentées et donne de nombreux renseignements sur leurs parents et leurs grands-parents, ainsi que sur l'origine et l'exactitude de leur noblesse. Nous laissons à ceux que cela pourrait intéresser le plaisir de feuilleter ce livre et nous passons immédiatement aux premières années des deux frères.

Edmond fit ses études à la pension Goubaux, rue Blanche, et fut plus tard rédacteur au ministère des Finances.

Jules travailla sous la direction de sa mère, qui avait pour lui une grande affection ; elle voulait, en s'instituant son maître, lui éviter les duretés du collège.

Chaque année, aux vacances de l'été, tous deux pre-

naient leurs ébats soit à Gisors, soit à Brevannes, soit plus souvent à Bar-sur-Seine.

A douze ans, Edmond, bien qu'un peu turbulent, à déjà le goût des lectures. En revenant de vacances, il se plonge dans la lecture du « Dernier des Mohicans » — en livraison à quatre sous — et « jamais, écrit-il, il ne fut aussi absent de la vie réelle » :

A treize ans (faut-il l'attribuer à la mort de son père?) il devient peu remuant, presque triste. Il passe ses journées à rêvasser, et ses nuits, dans la bibliothèque où il couche, à lire avec les bons yeux de l'enfance les éditions stéréotypées. A cette époque se place probablement un petit incident qui amènera de grands événements dans la vie du garçon rêveur.

Edmond passait quelques jours de vacances chez une cousine nouvellement mariée, jeune et jolie, et blanche comme une Flamande. Le ménage ne s'occupait pas de lui et le petit garçon avait ses entrées libres dans la chambre à coucher des nouveaux époux. Or, un matin, Edmond entra sans frapper pour demander au mari de lui attacher des hameçons à sa ligne.

Et il aperçoit « sa cousine, la tête renversée, les jambes relevées et écartées, le derrière soulevé sur un oreiller, et le mari prêt à faire acte de mari. » Le rose derrière de sa cousine disparut si vite qu'il aurait pu croire à une hallucination. Mais « ce rose derrière sur un oreiller à grandes dents festonnées fut jusqu'au jour où il connut Mme Charles le doux et excitant spectacle qu'il avait le soir, avant de s'endormir, sous ses paupières fermées. »

Mais avant de connaître Mme Charles, il sera « enfantinement amoureux » d'une femme d'avocat. D'après le tableau qu'il en fait, il est facilement excusable.

Elle était dans la beauté jolie de ses vingt-huit ans, elle avait une peau rosée, une taille à la grâce molle et des cheveux blonds et de grands yeux bleus.

N'est-ce pas l'idéal pur pour un amoureux de quatorze ans ? Aussi Edmond est-il tout heureux de se frotter à ses robes de mousseline blanche et de se trouver dans l'air où elle vit. Un soir — encore favorisé par le hasard de la campagne qui lui a improvisé chez la belle un lit à terre — il la voit en toilette de nuit. Il aurait donné sa vie, sans regret, pour la serrer dans ses bras. Revit-il la nuit le doux et excitant spectacle du derrière rose sur l'oreiller ? Il ne l'a pas dit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut un jour pris du désir de tenter l'aventure, mais, dérangé par la venue d'un importun, il resta sagement l'enfant rêveur et mélancolique, tout en se jurant de goûter au fruit défendu.

Aussi, de retour à Paris, il ne tarde pas à courir vers des amours plus faciles et, un dimanche de sortie, il se « desniaise » dans les bras de Mme Charles.

Oh ! ce n'est plus la belle aux yeux bleus et aux blonds cheveux. C'est « une créature à dégoûter à tout jamais de l'amour physique, une courte femme au torse rhomboïdal, emmanchée de deux petits bras, de deux petites jambes, qui la faisaient ressembler, sur son lit, à un crabe renversé sur le dos. »

Mais nous ne voulons pas nous laisser entraîner trop loin et il faut revenir au jeune frère qui, sans être aussi précoce, ne perdit pas beaucoup de temps avant de faire preuve de virilité.

Jules eut une jeunesse très laborieuse et fut lauréat du grand concours. C'était un garçon très enjoué : partout où il allait, il apportait le rire. Il savait se faire aimer

des enfants, jouant avec eux, comme s'il avait leur âge ; il savait aussi se faire aimer des domestiques, qui disaient, chez ses tantes : « On va rire aujourd'hui : M. Jules vient dîner ! »

Joli garçon, gai, spirituel, mignon et rose, jeunet et sans moustaches, il avait un vrai visage de femme. Il semblait destiné à la vie souriante et bonne. Il eut naturellement des succès auprès des femmes et le premier cœur qui se mit à battre pour lui fut le cœur simple d'une bonne. Elle avouait ingénument à sa maîtresse : « Ah ! Madame, ce Monsieur Jules, je le trouve si potelé, si gai, si joufflu, si gentil, que si j'étais riche, j'en ferais mon cœur. »

A sa dernière année de collège, il eut une maîtresse qui habitait rue d'Isly. Il allait assez fréquemment la voir et il est probable que Rose — la servante dévouée qui ne les quittera que pour mourir — favorisait ses sorties comme elle protégeait à l'aube les retours clandestins du frère aîné. Jules ouvrait le matin au porteur d'eau, sa maîtresse descendait acheter des côtelettes, et tous deux déjeunaient sur un coin de table, buvant dans le même verre et pleins d'une bonne insouciance.

Et ses études finies, il déclare fièrement qu'il veut « ne rien faire ».

C'est alors que les deux frères se rapprochent l'un de l'autre et décident de partir pour faire un voyage en France et en Algérie. Attirés d'abord par la peinture, ils partent à la conquête de croquis et d'impressions visuelles, en blouse, seuls et donnant à ceux qui les voient passer le soupçon d'une aventure amoureuse. Jules était pris pour une jeune fille enlevée !

II

1850-1866

A leur retour, se donnant tous deux à la littérature, ils se mettent au travail en commun et publient bientôt « En 18... ». Puis ils entreprennent « l'Histoire de la société pendant la Révolution », oubliant un peu leur vie agitée et laissant de côté les plaisirs et les femmes.

Au mois d'août 1854, ils vont à Sainte-Adresse se reposer quelques jours. C'est là que Jules connaîtra les premières amertumes, les premiers désenchantements de l'amour. Il avait lié connaissance avec une actrice des Folies-Dramatiques. La Dubuisson était une « jolie petite bête agaçante, avec de la blague comme un voyou ».

Un soir — il était onze heures — Jules se promenait en compagnie d'Edmond et d'Asselineau. Ils passèrent sous les fenêtres de l'actrice, et elle parut au balcon, en peignoir blanc. Fouetté du désir ardent et subit de rejoindre cette femme, Jules se met en devoir de grimper à l'assaut du balcon. Asselineau cherche à le suivre, mais retombe, désespéré, et lui, qui aime la Dubuisson, voit le jeune de Goncourt atteindre le peignoir et rester maître de la place. Alors, entraînant Edmond, il s'en va vers la mer et hurle comme un fou sa douleur dans la nuit. Cette scène inspirera plus tard le frère aîné pour « La Faustine ». Pendant ce temps, Jules était auprès de la belle. Hélas ! bien peu enthousiaste : son désir avait duré

le temps de l'ascension... et, près de l'actrice, il fut dégrisé. Il lui trouva grise mine, une figure attristée et songeuse ! Mais il était jeune : il sut se tenir. Et il écrit avec mélancolie : « Après chaque étreinte amoureuse, le cœur de la petite faisait toc-toc comme un coucou d'auberge, un bruit funèbre... C'était le Plaisir sonnant la Mort... »

Jules aura une fois encore une aventure amoureuse, mais sans résultat, avec une femme habitant près de chez lui. Après, montent en lui comme aussi en son frère les dégoûts et l'affadissement du plaisir.

Une semaine d'amour les dégoûte pour trois mois, et ils retombent dans l'ennui de toute la hauteur du plaisir. Ils en sortent abattus, prostrés et tristes. « Repus et saouls de matière, ils s'en vout de ces lits de dentelles comme d'un musée de préparations anatomiques et ils gardent je ne sais quels souvenirs chirurgicaux et désolés des aimables et plaisants corps ».

A cette époque, il est intéressant de noter en eux le premier frôlement de la maladie. Jules écrit à Aurélien Scholl (1855) :

« Nous sommes un peu souffrants de corps tous deux, un peu nous découvrant de grandes promesses d'infirmités pour nos vieux jours, puis, là-dessus, très malades d'âme, nous raidissant contre le découragement et nous y laissant aller d'heure en heure. »

Ces lignes méritent d'être retenues : elles ont une certaine importance parce qu'elles marquent la crainte des infirmités des vieux jours et l'on verra plus loin, quand il sera question de la maladie de Jules, qu'il y a lieu de les souligner.

Abattus, sans courage et sans forces, désillusionnés, ils parviennent cependant à se faire violence et ils font

un voyage en Italie. Ce sont là des heures de flânerie et de rêverie, heures que Jules consacre de temps en temps à d'agréables batifolages. Il écrit : « Il n'y a de beaux que les romans qui ne finissent pas. Deux pensées qui s'embrassent sans le savoir et qui s'aiment sans le dire, sont la plus tendre des communions et le souvenir d'une seconde vous joue je ne sais où en vous-même de petites symphonies qui donnent pendant des heures le bal aux idées roses et bleues. »

Voilà donc chassés les noirs pressentiments et revenues les bonnes heures d'insouciance et de gaieté. Hélas ! à leur retour les deux frères sont envahis par une grande tristesse qui leur donne une paresse décourageante et « l'atonie du corps et de l'esprit ». Et désormais, atteint du même mal moral, inquiets, nerveux, tourmentés, impressionnables, ils iront dans la vie, éprouvant les mêmes émotions, les mêmes joies et les mêmes tristesses ; ils vivront des heures d'ardent espoir pour retomber à des journées d'amère désespérance. A leur mal moral, s'ajoutera, terrible et affreusement tenace, le mal physique jusqu'à ce que la mort sépare brutalement ces deux inséparables.

Ils écrivent de « petits trésors d'histoire neuve » et les présentent à la *Gazette de Paris*. Ils sont refusés à cause de leur longueur. « *L'Assemblée nationale* » ne les accepte pas à cause des crudités. Ce refus les plonge dans des journées grises, avec des courses vaines et déçues, qui ne leur amènent que fatigue et découragement. Ces déboires et ces déceptions leur suggèrent l'idée de faire une pièce qu'ils intituleront « *l'Homme de lettres* », Ils se mettent au travail. Ils s'enferment des journées entières. C'est une claustration complète à la recherche de la « forte

fièvre hallucinatoire qui ne s'attrape que dans la claustration absolue ». A chacun sa part. Edmond, songeur et concentré, est plus créateur. Il voit, il devine ce qui peut être de la matière à littérature et il se met à la table de travail pour chercher et trouver une charpente qu'il monte pièce par pièce. Jules, dédaigneux d'inventer, rédige : plus écrivain, plus maître de ses phrases, plus styliste, il aime à ciseler et il poursuit, opiniâtre et acharné, la perfection. Il paresse, couché sur le lit, feuilletant des brochures ; ou bien, fumant du « tabac du plus violent » ou des cigares opiacés, les sourcils un peu froncés, il se laisse aller à la rêverie, les yeux vagues et le cerveau stupéfié.

Leur pièce n'eut pas de succès. Ils en tirèrent un roman qui parut le 24 janvier 1860. Ce roman portera plus tard le titre de *Charles Demailly*. Il n'eut pas plus de succès que la pièce. Ereinté par Jules Jänin dans les *Débats*, il leur coûta cinq cents francs. Il n'en faut pas plus (évidemment c'est bien assez) pour les ramener à l'ennui le plus intense et ils « s'y enfoncent avec une certaine jouissance amère et rageuse. »

Après un voyage en Allemagne, ils mettent la première main à *Sœur Philomène*. Voulant étudier « sur le vif, le vrai et le saignant », ils vont à la Charité suivre la visite de Velpeau avec « une certaine appréhension dans les nerfs et un peu de trouble qui leur met le cœur mal à l'aise. Bientôt ils s'aperçoivent que leur système nerveux est touché. « Une tristesse noire flotte autour d'eux. Le soir ils ont les nerfs si malades qu'un bruit, une fourchette qui tombe, leur donne un tressaillement par tout le corps et une impatience presque colère. »

Leur sensibilité développée et mise à nu, leur impres-

sionnabilité sans cesse maintenue en éveil, ils vont devenir des « écorchés moraux et sensitifs, blessés à la moindre impression ». Peine inutile, effort tristement vain ! — Leur travail ne leur apportera pas plus de récompense : refusé par Lévy qui le trouve « lugubre et horrible », il sera vendu à grande peine vingt centimes l'exemplaire !

Convaincus de l'honnêteté de leur art, sans cesse à la recherche du « document », toujours en route vers le vrai, ils continueront cependant leur œuvre. Ils iront, courageux, luttant contre tout, contre eux-mêmes, contre les critiques, contre le public, se raidissant contre leur souffrance et contre la mauvaise volonté qui les entoure.

Ils traversent une période de lassitude morne avec « des désespoirs infinis, des hontes de soi-même de se sentir impuissant dans son ambition de création ». Et je souligne ici cette note, des plus importantes sous la plume de Jules : « On tourne, on retourne sa cervelle : elle sonne creux. On se tâte ; on passe la main sur quelque chose de mort qui est votre imagination ; on se dit qu'on ne peut rien faire, qu'on ne fera plus rien. Il semble qu'on soit *vidé* ». Je reviendrai plus loin sur cette impression.

C'est au mois d'août de l'année 1862 que meurt la servante dévouée Rose, dont la vie et la mort inspireront les deux frères pour *Germinie Lacerteux*.

Mais auparavant ils composent *Renée Maupérin*, qui paraît en décembre 1863.

La conception de *Germinie Lacerteux* a lieu dans une période de dégoût des choses et des gens, qui leur fait avouer : « La carrière des lettres nous fait souffrir comme une maîtresse qui se donnerait à des domestiques ». A ce

moment, peut-être un peu avant, Edmond souffre des yeux. Il a des pupilles dilatées comme « s'il avait été empoisonné par de la belladone, et cette dilatation est due à l'abus des cigares trop forts ».

Comme leur ambition littéraire est insatiable, ils sont impatients de finir leur roman. Quand on ne parle pas d'eux, ils sont blessés; quand on parle des autres, ils sont désespérés! Et tous deux souffrent en même temps : « ils ont les mêmes malaises, les mêmes défaillances, les mêmes maladies morales. A deux, ils ne sont qu'un isolé, qu'un spleenétique, qu'un névropathe! »

Germinie Lacerteux les met dans la tristesse : c'est un « douloureux livre sorti de leurs entrailles ». Il paraît en 1865 et les auteurs se sentent nerveux avec une « chiffurie » de corps. Ils ont des malaises, des insomnies et des envies bêtes d'aller à Londres se vautrer dans la prostitution anglaise, de vagues idées de suicide : « nous sommes comme des gens qui n'ont entre eux et le suicide que la trêve de quelques œuvres à faire ».

A leur ennui, à leurs tracasseries intérieures, viennent s'ajouter les soirées cruelles de *Henriette Maréchal*. Alors c'en est trop!

Dégoûtés, ils s'enfuient au Havre se promener des journées entières dans le brouillard et le vent, cinglés d'écume par la mer glauque et sale de colère.

III

1866-1870

Peinés de la mauvaise volonté qui les entoure, s'apercevant que vainement ils prodiguent leurs forces, malades tous deux — Jules souffrant de l'estomac, Edmond du foie — ils vivent seuls, sans lettres, sans visites, amassant autour d'eux la solitude et la tristesse.

En mai 1867, ils partent pour l'Italie à la recherche d'impressions pour *Madame Gervaisais*. Le mois de juillet les ramène à Vichy, toujours souffrants : ils goûteront là leurs derniers jours de repos.

Poursuivis par la tentation du suicide, ils se pencheront sans cesse sur leur souffrance ; inquiets l'un de l'autre, avec la crainte vague de l'avenir, ils font la revue rageuse de tous leurs ennuis. Et bientôt Jules tombera dans la période cruelle et tourmentée qui le mènera vers la mort.

Dès 1868, les lettres de Jules ne présentent plus le même caractère. Ecrites par une plume jadis vive et alerte, remplies d'esprit et de gaieté, elles semblent désormais mal venues, courtes et ternes, avec la confession irritée des « contre-temps bêtes de la vie ». Il a le pressentiment qu'il ne sera plus le bon garçon enjoué et plein de vie. Il écrit le 25 septembre : « Nos derniers beaux jours ont été chez vous, chère madame. Depuis, j'ai eu bien des souffrances, des maux, des accidents. »

Enervé par un état de malaise permanent, il éprouve le besoin de nettoyer sa vie des envieux et des parents « qui sont les ennemis intimes ».

Excessivement irritable, le moindre bruit l'agace et l'inquiète. Et il entre dans la maladie « avec une acuité de la perception douloureusement infinie, souffrant non seulement du bruit, mais de la prévision et de l'attente du bruit, et le bruit fait, il souffre encore de ce qui est si long à mourir dans les ondes sonores ».

Ce bruit qui, pour la première fois, fit vibrer ses nerfs endoloris lors de l'étude de *Sœur Philomène*, ce bruit va le poursuivre sans trêve partout où il s'enfuira jusqu'à ce qu'il s'endorme dans le repos éternel.

Le pauvre malade aspire au silence qu'il appelle et réclame : « Le silence ! oh ! le silence ! Dormir vingt-quatre heures dans un tombeau qui ait pour pierre sur la mort du bruit une montagne ou une pyramide ! » Il est tellement inquiet qu'il déteste les oiseaux. Il ne peut plus travailler à cause de « l'agacement infernal » produit par la maison.

Ce bruit qui troublait la vie de Jules de Goncourt était causé par la course de chevaux détachés dans leur écurie, au rez-de-chaussée, et que leur propriétaire battait à coups de fouet pour se distraire — ce dernier devint d'ailleurs fou quelques années après.

La vie, dans cette maison de la rue Saint-Georges, devenait impossible. Edmond et Jules de Goncourt la quittent et se réfugient à Auteuil, en septembre 1868. Il était écrit que Jules ne retrouverait plus jamais le calme du silence. Dans leur nouvelle et délicieuse propriété, il y avait encore du bruit, « bruit d'un cheval dans une

écurie invisible, bruit d'enfants criards et pleurards, bruit du chemin de fer. »

Mal à l'aise, ayant « comme une oreille douloureuse dans le creux de l'estomac », il fabrique dans son insomnie un conte fantastique, disant les souffrances d'un homme fuyant le bruit et qui, poussé au suicide, cherche dans la mort le silence du suprême repos, mais ne l'obtient pas : « les vers du tombeau l'empêchant de dormir. »

Après quelques semaines de calme relatif, la vie redevient pour eux un enfer à cause de la crierie « pénétrante, hurlante, torturante » de trois petites filles et à cause des piaffements du cheval. Et il faut que le supplice soit pour Jules bien épouvantable pour qu'il arrive à écrire ceci : « c'est à croire que nous sommes maudits et que ce qu'on appelle la Providence nous accable sous l'hostilité des choses de manière à nous tuer le cerveau ! »

Flaubert leur demande à cette époque « pourquoi que », dans leurs lettres, ils ne sont plus « rigolo » ? Jules lui répond : « Edmond est presque toujours souffrant et moi je suis très littéralement malade d'une gastralgie qui me fait un supplice de mes digestions et à peu près une insomnie de mes nuits. C'est à ce point que dans ce moment nous sommes incapables de travail. »

En juin 1869, les deux frères partent pour Royat. Et là, Jules rencontre un médecin qui lui remonte le moral avec de bonnes paroles et « l'espérance de cette gueuse de santé. »

Repris du désir de vivre, il se laisse aller, dans ce séjour reposant, à « écouter la triste cantilène mélancolique d'un paysan, qui va sous le soleil et la poussière de

la route, berçant, à cette musique, une petite fille jaune et malade, qu'il porte assise sur son bras. »

Le mois de septembre les ramène à Bar-sur-Seine où ils repassent dans les sentiers, le pas traînant, tristes de la santé enfuie. Le bruit de la voix des maîtres et des fermiers vient persécuter Jules qui appelle le vent et la tempête pour couvrir les bruits humains.

De retour à Paris, il se confie un jour à sa maîtresse, lui avouant tristement : « Ma chère Maïa, je suis bien malade d'une maladie dont on ne guérit pas... et le tombeau est tout proche. » Dans la dernière lettre qui reste de lui, il écrit : « Je dors, mais toujours ce diable de bruit ! où donc est le silence sur la terre ? » Réfugié à Catinat, chez une de leurs amies dévouées, il a la mauvaise chance d'arriver le jour où l'on essaie des cloches neuves. Résigné, désespéré, il se laisse promener par son frère aîné, il prend des douches et l'année se termine par des jours vides et noirs.

« Je ne pourrai plus jamais, jamais travailler ! », s'écrie Jules. A peine s'il a la force de rédiger quelques pages *du journal* et la plume lui tombe des mains pour toujours. Le vide se fait lentement en son cerveau : il est impuissant. Rivé à une chaise, Jules reste pendant des heures « une main labourant son front, comme cherchant douloureusement à extraire les tours de phrases, les mots spirituels coulant autrefois si facilement dans le courant de son écriture ». Il relit quelques pages de « *Charles Demailly* ». Il ne veut plus sortir parce qu'il « a honte de lui ». Il devient maladroit. Il commence à ressentir quelques difficultés de prononciation, passant rapidement sur les *r* et transformant les *c* en *t*. Il redevient comme un enfant, avec, par instants, des crises de

mutisme et d'hébétude, l'air farouche, abîmé dans des concentrations et des immobilités inquiétantes. Sa mémoire devient infidèle : il oublie l'orthographe de certains noms propres. Il perd le sens de l'activité musculaire. Son attention est affaiblie et, pour l'exercer, « il doit faire un effort énorme, une contention qui fait saillir les veines de son front et le laisse brisé de fatigue. »

Son visage, par moments, prend le masque de l'imbécillité. Il a une idée fixe : il veut lire tout haut « les Mémoires d'outre-tombe ». Il devient indifférent et égoïste. Il a des maux imaginaires et un jour il est obsédé par une tentation que son frère n'ose pas dévoiler : est-ce un accès d'érotisme ? Il est permis de le croire, mais rien ne permet de l'affirmer.

Sa physionomie devient humble, honteuse, avec des regards fuyants : il tombe presque à « l'animalité ». Il reste des « heures entières de pétrification avec des battements de paupières sur des pupilles remuantes et roulantes ». Quand Edmond lui demande où il est, il répond : « Dans les espaces... vides ! »

Un jour de mai, il commence à émettre des sons qui ne sont plus des paroles, des bruissements douloureux, qui ne disent rien. Ses yeux sont troubles, ses lèvres frémissantes, une angoisse l'opprime : il veut lire, il ne le peut pas. Il s'agite, il se démène, il ôte son chapeau, il promène et repromène ses doigts nerveux et égarés sur son front, comme s'il voulait fouiller son cerveau ; il froisse la page, l'approche de ses yeux, se met en colère et retombe anéanti, hébété et hagard. Impatient, il froisse tout, il tracasse tous les objets à sa portée et ce qu'il veut faire, il ne le peut pas.

Le jeudi 16 juin 1870, à deux heures de l'après-midi,

il tombe sans connaissance, à la renverse, avec un cri rauque et guttural. Le regard fixe, la respiration oppressée, il laisse échapper des paroles incompréhensibles qui se brisent et avortent, cependant que son bras erre à chaque instant, cherchant à effleurer les objets. Sa tête s'agite sur l'oreiller de droite à gauche, « bruissante de toute la sonorité inintelligente d'un cerveau paralysé et jetant par les deux coins de la bouche, des ébauches de phrases, des tronçons de mots, des syllabes informulées, prononcées d'abord avec violence et qui finissent par des soupirs... » Il a des hallucinations visuelles auxquelles il crie, une fois, avec fureur : « Va-t'en ! » Il en a d'autres qu'il appelle « avec des tendresses de corps, leur envoyant des baisers ».

Le dimanche 19 juin, la respiration s'accélère, l'agitation et le délire augmentent, les yeux s'excavent, le visage s'amincit, « la sculpture rigide de la mort s'affirme. »

A 10 heures, la respiration est brève et haletante, puis elle devient ronflante, coupée d'une plainte continue et râlante. Quelques mots impossibles à saisir semblent être un appel vers la femme aimée : « Maïa ! » et plus net peut-être l'appel vers le nom aimé de la mère ! Alors c'est une respiration stridente, le cœur devient tumultueux, et dans le silence montent des plaintes étouffées et douloureuses.

Le lundi matin 20 juin, la face du mourant devient jaune et terreuse, les yeux sont ténébreux et profonds, troubles et pleins de souffrance.

Et voici venue la minute suprême, la délivrance souhaitée et tant attendue ! Une seconde de silence, plus de respiration, un calme solennel, une éclaircie souriante :

le regard diffus et voilé de Jules s'est longuement appuyé sur le visage aimé d'Edmond, ce regard diffus s'enfonce lentement dans le lointain... « deux ou trois soupirs doux comme la respiration d'un petit enfant qui s'endort... »

Jules de Goncourt s'est endormi dans le silence éternel, laissant à son cher Edmond l'apaisement doux et triste de le voir délivré de ses tourments.

« La mort qui met ordinairement un masque de beauté sereine sur les visages qu'elle touche, n'avait pu effacer des traits de Jules — si fins et si réguliers pourtant — une expression d'amer chagrin et de regret inconsolable. Il semblait avoir senti à la minute suprême qu'il n'avait pas le droit de s'en aller comme un autre et qu'en mourant il commettait presque un fratricide. Le mort, dans son cercueil, pleurait le vivant. » (Théophile Gautier, *Journal officiel*).

IV

1870-1896

Jules disparu, Edmond se sent horriblement seul et sans courage. La littérature ne l'attire plus et rien en lui ne repousse des goûts qui l'attachaient à la vie. Il va vivre poursuivi par la perpétuelle pensée de la mort, par la crainte de devenir aveugle, par la menace de l'ensevelissement dans la nuit. Il raconte une sensation assez curieuse qu'il aurait ressentie : « A gauche et derrière la tête, quelque chose m'attire en arrière, quelque chose qui descend, toujours à gauche sous les côtes, le long des vertèbres jusqu'au bassin, comme une onde frémissante, avec un sentiment dans tout le corps de perte d'équilibre. »

Blessé de la vie, il pense une minute à se retirer dans un couvent de Bénédictins. L'image de son frère revient souvent le voir et il va comme en un rêve, « conduit par son frère sur une eau morte, dans un paysage de l'autre monde ».

Le jour de Noël 1875 il est malade avec une fièvre terrible et du délire. Il est atteint d'une « fluxion de poitrine ».

Fréquemment inquiété par des malaises, des migraines et des crises de coliques hépatiques, il se sent certains jours talonné par la mort. Et il se demande avec angoisse s'il lui sera donné de terminer le livre commencé et si la

cécité, le ramollissement du cerveau, ou la mort n'inscriront pas le mot fin au milieu de son œuvre.

« *La fille Elisa* » paraît en 1877 et Edmond continue sa vie, coupée de jours tristes, « comme un matin de jeunesse où, au sortir du bal masqué, l'on a couché avec une femme qui n'avait pas de draps à son lit et où, au jour levant, on est entré voir l'enterrement d'un pauvre dans l'église en face ».

Une syncope au milieu d'un dîner en ville lui donne plus que jamais la peur de mourir : et il travaille pour finir les *Frères Zemganno*. Mais ce qu'il craint ce n'est pas la mort subite, le foudroiement, c'est la « douce imbécillité, l'insensible ramollissement ».

La critique fut sévère pour son nouveau roman. Et cette hostilité qui ne désarme pas lui cause une tristesse amère, avec « un cassement de bras et de jambes et une fatigue physique qui a le désir et le besoin de dormir. » Malade moralement, avec l'envie de se dérober aux gens qui frappent à sa porte, aux lettres déposées par le facteur, il l'est aussi physiquement, avec un état vague, plein de trouble, au bord de l'évanouissement. Peut-être faut-il chercher la cause de cet état vague dans le travail exagéré auquel se livrait Edmond. Il écrivait en effet, peu de temps avant, à son ami Burty : « Voilà ce soir, le troisième jour que je travaille depuis le matin jusqu'au coucher, sans même descendre au jardin. » Et il ajoutait : « Je commence à trouver que l'histoire consciencieusement faite est une putain trop exigeante, nom de Dieu ! »

S'emprisonnant dans son cabinet de travail, ne descendant même pas à la salle à manger pour les repas, il traverse des journées de faiblesse physique et de lâcheté morale.

Le réveil de la nouvelle année 1881 est anxieux. Il se demande s'il la vivra jusqu'au bout ? Il se sent en effet vieillir : le travail devient plus pénible. Pour avoir trois heures bonnes, il est obligé de se mettre douze heures sur le métier. Il fume beaucoup dès le matin, il écrit des lettres, il déjeûne et il s'absorbe dans une longue fumerie. Puis il se livre à un travail qui n'aboutit pas, il s'énervé, il enrage et il a grande envie de lâcher tout.

Enfin vers quatre heures, il peut faire quelque chose d'honnête et ainsi jusqu'à sept heures. Il ne sort pas et il recommence le soir jusqu'à onze heures, en fumant des cigarettes. C'est ainsi qu'il écrivit *La Faustin*.

Au mois de juin 1881, il ressent dans les yeux un vague trouble qui met entre lui et l'extérieur quelque chose de flou : il voit les hommes, non tels qu'ils sont, mais comme à travers des rideaux de tulle. Malgré sa fatigue, il travaille, en septembre 1881, pendant trois semaines, sans sortir, sauf le samedi, de dix heures du matin à dix heures du soir, et le 17 janvier 1882 paraît *La Faustin*.

En février 1882, atteint de la grippe et fiévreux, il commence *Chérie*, mais il est obligé de s'arrêter et il pense à rédiger son testament.

Au mois de mai de la même année, il renonce au tabac. Il était arrivé à fumer par jour un paquet de maryland ! Et cette privation le rend un peu triste, mais lui rend en revanche l'appétit qu'il avait perdu depuis longtemps. Mais il est tourmenté par l'anxiété de ne plus pouvoir travailler et il appréhende la cruelle révélation de sa vieillesse sans femme et sans enfants !

Le 3 avril 1883, il est pris, à son lever, d'un étourdissement qui le force à s'accrocher aux meubles, et bientôt ses sommeils ressemblent à des défaillances.

Il sent comme un « embruinement » dans sa cervelle, avec la continuelle appréhension de se trouver mal, tremblant de déranger quelqu'un en mourant chez lui.

La malchance prend une intensité « suicidante ». Il a des cauchemars qui produisent des anxiétés dans son pauvre sommeil frileux et voici Edmond de Goncourt fatigué, lassé de sa carrière littéraire : « Tout manque, tout casse, tout croule. Je suis au bout de mon existence intellectuelle. Je n'ai plus la force de l'exécution ».

Une consultation chez Potain lui apprend qu'il n'a ni « néphrétisme, ni hépatisme, mais qu'il est rhumatisant et qu'il faut aller à Plombières ».

L'idée obsédante qu'il deviendra aveugle le poursuit à nouveau parce qu'il a eu un grand trouble dans les yeux. Il entre dans une période de souffrances, atteint successivement de coliques hépatiques, de zona et de névralgies intercostales.

Vieux maladif, il tourne et retourne entre ses mains l'almanach nouveau, « songeant que 365 jours, c'est de la vie pour un bien long temps, et interrogeant tour à tour chaque mois, pour qu'il lui dise par un signe, par un rien mystérieusement révélateur si c'est le mois où il doit mourir ».

En 1892, Edmond aura trois grandes crises de coliques hépatiques. Et il s'inquiétera de Vichy qui a déjà tué son frère...

Dans sa fièvre il s'amusera à faire un article racontant la fuite du bacille du vomito negro d'un tube de chez Pasteur et sa recherche dans les endroits excentriques de Paris par les membres de l'Académie de médecine.

Ces crises se continueront l'année suivante, accompagnées de vomissements violents et le docteur Barié prescrit un régime qui interdit « tout ce qui est bon ».

Malgré le régime et les piqûres de morphine, les crises se renouvellent et se rapprochent. Il part pour Vichy au mois de mai en écrivant : « Les départs à mon âge sont tristes. Il faut songer à l'éventualité d'une mort subite. »

Ses nuits sont pleines de cauchemars : il a peur de son lit. Ses journées sont pleines de prévisions pessimistes pour le restant de sa vie. Ses crises de foie le reprennent tous les deux ou trois jours en octobre 1893, à propos de rien. Il a le dégoût croissant de la nourriture, des sueurs froides, des faiblesses, et à tout moment la jaunisse.

Au mois de décembre, le docteur Rendu, médecin de l'hôpital Necker, le met à l'huile de Harlem. Les crises ne s'arrêtent pas.

Edmond change de médecin : il appelle le docteur Millard qui a « une bonne figure réconfortante et qui écrit une ordonnance avec un rire prometteur de santé ».

Hélas ! les nuits sont très agitées, comprenant les gens qui se jettent par la fenêtre, il se croit « foutu ».

En mai, il a une crise avec des cauchemars. Puis il en a une toutes les semaines, puis deux.

Au milieu de cette souffrance, et la chassant pour quelques jours, ses amis lui offrent un banquet. C'est une fête avec des fleurs et des discours, des embrassades et des vers. Robert de Montesquiou écrit pour lui « l'hommage à Edmond de Goncourt » lu par Sarah Bernhardt et il vivra heureux de relire ces vers :

Les paons blancs réveillés par la Faustin qui rêve
Glissent en notre esprit avec moins de douceur
Que la grâce de vos héroïnes sans trêve,
Maître : Marthe, Renée, Manette et leurs sœurs...

.
Les paons blancs évoqués par la Faustin qui songe.

Et la mort subite qu'il ne craignait pas, la préférant au ramollissement, mais dont il appréhendait la surprise hors de chez lui, la mort subite vient frapper Edmond de Goncourt, en promenade chez Daudet, le 13 juillet 1896.

DEUXIÈME PARTIE

Dans cette deuxième partie, l'on trouvera l'analyse des premiers romans des deux frères.

Nous serions très heureux si ces brèves pages pouvaient ramener l'attention vers l'œuvre des Goncourt, à notre avis trop vite oubliée.

Nous commencerons par *Charles Demailly*. Ce livre contient de longues pages d'observation sur le milieu de journalistes, dans lequel vécurent Edmond et Jules. Nous n'en parlerons pas ; nous retiendrons le caractère de Demailly, dans lequel Jules de Goncourt a mis beaucoup de lui-même, décrivant ses propres aspirations et ses souffrances.

DEUXIÈME PARTIE

CHARLES DEMAILLY

Charles Demailly était une nature délicate et malade. Sorti d'une race où s'étaient croisées les délicatesses morbides de deux races dont il était le dernier rejeton, Charles possédait à un degré suprême le tact sensitif de l'impressionnabilité. Il y avait en lui une perception aiguë, presque douloureuse, de toutes choses et de la vie. « Il sentait la pensée de sa maîtresse dans son silence ; il sentait dans l'air les hostilités d'amis ; les bonnes ou mauvaises nouvelles, il les sentait dans l'entrée, dans le pas, dans le je ne sais quoi de l'homme qui les lui apportait. Et toutes ces perceptions intérieures étaient si bien en lui sentiment et pressentiment, qu'elles précédaient les impressions et les remarques de la vue et qu'elles le frappaient avant l'éveil de son observation. Un regard, un son de voix, un geste lui parlaient et lui révélaient ce qu'ils cachaient à presque tout le monde. Les choses étaient pour lui parlantes et frappantes. Un mobilier lui était ami ou ennemi. Un vilain verre le dégoûtait d'un bon vin. Le plaisir ne durait pas chez lui : il lui demandait un ensemble trop complet, un accord trop parfait des créatures et des choses. Une nuance, une forme, la couleur d'un papier, l'étoffe d'un meuble

le touchaient agréablement ou désagréablement et faisaient passer les dispositions de son humeur par les mille modulations de ses impressions.

Charles était mélancolique et faible. Il manquait de cette énergie toujours prête, de l'énergie au saut du lit. Il lui fallait se préparer à une action vigoureuse, se monter à une résolution violente, s'y exciter, s'y entraîner lui-même.

Inconstant de goûts et d'affections, c'était un homme de lettres aux rapides désenchantements. Il avait, après quelques ardeurs, une satiété immense et comme un vide dans le cerveau. »

Charles travaille et fait paraître un livre intitulé *La Bourgeoisie*.

Mal accueilli par ses amis, sévèrement critiqué, l'ouvrage de Charles n'a pas de succès. Et la douleur est vive chez cette nature impressionnable qui se laisse aller, la bouche amère et sèche, à l'un de ces hébêtements que donnent les ébranlements de l'organisme dont on n'a pas conscience. Cependant, d'autres amis, en petit nombre, c'est vrai, le rassurent. Et l'auteur malheureux reprend courage, redevient heureux et content de lui. Appelé loin de Paris par la mort d'un oncle, il se repose et « s'ennuie très tranquillement » sans fièvre et sans idée dans la tête.

Considérant l'homme de lettres comme un personnage qui passe sa vie à attraper des papillons dans un encrier, il pense que le mariage est pour lui chose défendue. Quand il aime, il s'analyse ; quand il souffre, il s'analyse encore et il se livre perpétuellement à sa propre autopsie. Il est toujours facile de professer des théories, il est souvent bien difficile de les appliquer à la lettre. Charles,

un soir, au théâtre, est frappé par la grâce d'une charmante fille qui entre en scène. Il se levait pour sortir : curieux de l'observer, il reste et la considère longuement. La nuit suivante, il eut beaucoup de peine à dormir, hanté par l'image de Marthe, la petite et délicieuse actrice, poursuivi par sa voix qui l'a frappé la veille. Le lendemain, il passe devant le Gymnase : il s'arrête, il cherche vainement à fuir, il monte entendre le dernier acte. Le voilà pris et tous les soirs le ramènent au spectacle. Une rencontre à un bal et au bout de trois mois, Demailly, malgré ses théories et son esprit d'analyse, épouse M^{lle} Marthe.

Laissons-les à leurs amours : elles seront d'ailleurs brèves ! Les désaccords, les heurts, les discussions ne tardent pas à naître et le pauvre Demailly aurait certes mieux fait de rester le simple chercheur de papillons qu'il se disait être.

Une glace maladroitement brisée, une remarque pour une note exagérée, et c'est le commencement des hostilités.

Marthe est une petite étourdie. Elle lit un article très sévère attaquant le livre de son mari, et, prise de doute, sa confiance ébranlée, elle lui propose un collaborateur. Demailly, surpris et peiné, se met à réfléchir un peu tard et se persuade que sa femme n'est pas la petite intelligence qu'il avait cru deviner. Elle bavarde à tort et à travers et Charles est attristé de sa fausse sentimentalité, de sa personnalité de poupée. Elle « joue l'air le plus faux sur la chanson de tout le monde ».

Stupéfait par le mensonge de son « bagou » et par le bruit de cette cervelle vide, il commence à souffrir. Et sa souffrance s'affine de jour en jour, si bien qu'il se voit

contraint une fois de prendre son chapeau et de s'en aller sous la pluie, se maudissant « d'avoir accouplé sa vie à une cervelle où il n'y a rien, à une âme sans oreilles, à un esprit faux comme un jeton ».

Marthe, saisissant l'occasion d'un rôle qui ne lui convient pas, devient agressive et batailleuse, ses chatteries prennent des griffes. Charles va passer par le « luxe des menues souffrances imposées à un mari ». Ce sera la « tempête des caprices », les paroles irritantes, les aiguillons de la jalousie, le perpétuel changement de désir, de volonté, d'opinions. Et le bonheur s'envole.

Charles se sent mal à l'aise, inquiet et souffrant, sans pouvoir préciser ce qu'il ressent. Il est énervé par des malaises dont il ne se rend pas bien compte. Il y a en lui des souffrances qui passent et disparaissent, une continuité renaissante de sensations pénétrantes et fugaces, mais persistantes, qu'il attribue aux grandes chaleurs de l'été. A tous moments, il est pris de douleurs obtuses accompagnées de bouffées de chaleur au visage, et de serrements aux tempes. Il a comme un tiraillement dans les poumons et une surexcitation douloureuse de l'ouïe et de l'odorat. Frissonnant de refroidissements subits dont il ne se débarrasse que par un exercice violent, il a des sommeils agités remplis de cauchemars, de luttes, de combats, de duels, coupés de réveils brusques. Il est oppressé et il a la gorge sèche. Il fait venir le médecin.

Ce dernier, d'une tenue exquise, avec du linge irréprochable, un mouchoir de la plus fine batiste avec son chiffre brodé, des mains de femme jouant avec une canne du dernier goût, lui conseille de cesser le travail. Puis il parle de « fer nécessaire au sang, de clous dans une carafe, de

voyage à Bussang ou à Saint-Sauveur, près de Troyes et dit : « Vous êtes nerveux, très nerveux et légèrement hypocondre. »

Charles Demailly fait un séjour à Saint-Sauveur. Il y rencontre un jeune docteur discourant sur la maladie du siècle « avec ses degrés morbifiques différents. » Il dit que le « tabac est modificateur contrariant l'économie générale de la vitalité par une excitation opiacée qui amène la déperdition du cerveau dans le vide » et malgré tout, il a peine à croire « qu'un abus qui devient une habitude endémique ne soit pas une loi providentielle, un antidote dont nous ignorons encore l'action et la raison », etc., etc...

Mais il faudrait citer tout ce cours de médecine incompréhensible : ce serait fastidieux et vraiment trop long. (Voir pages 280, 281, 282). Nous sommes loin du premier médecin précieux et soigné, occupé de sa personne, de sa canne, du théâtre et de musique !

Pendant ce séjour à Saint-Sauveur, Marthe prend des airs de petite sacrifiée et invente tout ce qu'elle peut pour agacer Charles. Le malheureux écrit à un vieil ami toute sa douleur et ce sont de longues pages pleines de souffrance, narrant ses amertumes et ses regrets. (Pages 298, 299, 300, 301, 302.) Il écrit : « Le plus triste est que ma tête en souffre. Je ne puis rien faire de bon. Je crois que mon cerveau se déränge.

Le retour à Paris est marqué par de nouveaux tourments. Marthe a menti, s'est posée en femme malheureuse et a refusé le rôle que Charles lui destinait. Alors c'est une terrible discussion, au cours de laquelle, le mari, à bout de forces, s'écrie : « Malheureuse, qu'ai-je fait pour ainsi me torturer ? — Quelle rage de me chercher

des souffrances? — Ah! j'en ai assez de vous. Je suis malade, très malade. Laissez-moi le repos; laissez-moi mourir tranquille au moins... »

Marthe part, mais elle revient, et tous deux reprennent quinze jours de bonheur. Hélas! une scène terrible et émouvante éclate où Charles exaspéré, s'avance sur elle pour la précipiter par la fenêtre : elle s'évanouit.

Il s'en va, par les rues, « comme un homme ivre, la tête vide, avec de temps à autre une douleur lancinante, un éclair qui lui traverse la cervelle, et comme un voile qui retombe sur sa tête qui se rendort ». Il entre dans une maison, ne sait plus ce qu'il veut, est pris de peur et se sauve. Rentré chez lui, il met sa femme à la porte. Elle part, en lui jetant : « J'ai ton nom, c'est toujours ça! » et elle se venge en publiant ses lettres qui contiennent des méchancetés sur ses amis. Charles, à la nouvelle de cette trahison, chancelle et tombe le nez sur le parquet...

La figure contractée, horriblement défaite, sentant l'éther à pleine bouche, il apparaît au bureau de rédaction du journal qui a fait la publication et veut se battre en duel. Il ne sait pas trop ce qui s'est passé dans sa tête; il lui a semblé sentir comme le durcissement de quelque chose... dont il a oublié le nom... Etonné, égaré, singulièrement étourdi, il se fait promener en voiture sans but et loue un appartement dont l'écriteau a frappé ses yeux.

C'est alors qu'il entre dans la maladie qui va emporter sa raison.

Il se met au piano et passe des heures entières à jouer une mélodie délirante. Il devient paresseux, indifférent à tout. Il reste des temps infinis, immobile, un livre en main, toujours à la même page et l'esprit perdu dans le

vague. Il est soumis et il obéit machinalement à ce qui lui est ordonné.

Peu à peu, entre lui et les sensations, se rompt la chaîne des rapports. « Il se glisse entre lui et les choses extérieures, ce quelque chose d'interrompu et de mort qu'une mère folle sentait entre son baiser et la joue de son enfant. » Lentement, progressivement, se fait en lui le travail sourd d'une existence qui se décomplète. Il sent en lui s'opérer le « désaccord de l'agent de l'intelligence avec les organes corporels ». Et sur toute la surface de son corps, il sent la diminution de sa sensibilité, l'émoussement du sens du tact qui en commence la perversion.

Il écrit ce qu'il songe et c'est une page bien curieuse qu'il serait malheureusement trop long de transcrire. Elle est notée par les frères de Goncourt avec un sens de la vérité et de l'exactitude qu'on ne saurait trop constater. (Voir page 391). Et il signe au bas de la page en grosses lettres « Charles Demailly, Charles Demailly » comme s'il avait craint que son nom n'échappât à sa mémoire.

« Qui dira les souffrances, le débat épouvantable, ce duel désespéré de la pensée qui vacille et se sent glisser, et glisse, enivrée de l'air de l'abîme et luttant encore, et s'accrochant à ses dernières idées saines, comme le vertige s'accroche à des broussailles ? Qui dira l'humiliation de cette faculté d'orgueil, la torture de cette raison ? »

Charles a des hallucinations auditives. Des voix lui crient : « Fou ! fou ! » et il les entend bien, les « bavardes ! » Et ces voix, il les sent dans son cerveau et non pas à ses oreilles. Le médecin qui vient le voir lui demande, au milieu de la conversation habilement menée :

— « Vous entendez des voix ?... Ah ! c'est très curieux.. des voix imaginaires ? »

— Non, des voix vraies.

— Des voix qui n'appartiennent pas à des corps ?

— Ah ! les corps... je ne sais pas... je ne les vois pas.

Le médecin applique le traitement moral ; il combat le mal au moyen de la confiance et de la douceur, avec un raisonnement indulgent et amical. Il entoure Charles de ses soins, il le berce doucement de projets et le malade va bientôt mieux. Mais tout à coup il se fait une aggravation, les voix reviennent plus tenaces et harcelantes. Charles tombe dans un mutisme absolu et ne veut plus répondre à quoique ce soit. Il regarde au loin avec de grands yeux fixes, agrandis par une terreur immense et semble « la statue douloureuse de la Peur aux écoutes. » Il est pris de la folie mélancolique du suicide « appelant les nuages blancs courant dans le ciel bleu, leur disant de venir le chercher. »

Un jour, il essaie d'enjamber la fenêtre, mais il est arrêté à temps.

Après ces appels instinctifs de la mort, il fait des plans bien arrêtés et mûris pour se suicider. Sa famille est prévenue, il est interdit et enfermé à Charenton. Surveillé et calmé, le visage tiré, le teint jaune, les lèvres sèches et rouges, l'œil inquiet, Charles demeure immobile. Il fait de courtes réponses, coupées de longs soupirs, et il gémit : « Je veux m'en aller, je veux savoir. » Il tressaille au moindre bruit, il a peur du silence. Il refuse de manger, repoussant violemment ce qui lui est proposé.

Le traitement moral ne réussissant pas tout seul, on le met sous la douche ; il résiste une minute, muet et crispé, puis il fond en larmes et accepte de manger.

Peu à peu, il revient à la raison, il oublie les voix, il va mieux.

Mais un jour, à Paris, il entre dans un théâtre et il entend la voix... la voix adultère ! C'était la voix de sa femme.

Ramené à Charenton dans une crise de folie furieuse, il reste quelques jours très mal, mais parvient à échapper à la mort.

Il ne reste plus rien d'humain en lui « que ce corps n'appartenant plus à l'humanité que par la digestion, ce corps lié sur un fauteuil, balbutiant les monosyllabes de l'enfant dans ses langes, immobile et remuant avec un mouvement incessant d'élévation et d'abaissement des épaules, jetant dans l'air à la vue du soleil ce cri animal : **coc... coc...** »

Tel est le roman que les Goncourt tirèrent de leur pièce *l'Homme de Lettres*. Le roman lui-même ne s'intitula d'ailleurs *Charles Demailly* que plus tard.

On est frappé d'y trouver, décrite d'une manière exacte et péniblement vraie, la maladie qui atteindra Jules et le tuera. Charles Demailly résiste et échappe à la mort : l'hypothèse n'est pas invraisemblable. Il existe des observations de survie à la paralysie générale. D'ailleurs Charles ne guérit pas ; il reste gâteux. On serait tenté de trouver la fin de ce roman exagérée. Car, il est certain, Charles est un esprit très lucide, très analyste, armé de sens critique. De bonne heure, il devine l'erreur qu'il a faite en épousant Marthe et il cesse de l'aimer. Ce n'est pas un pur sensilif.

Sans doute, mais Charles n'est pas blessé dans son seul amour pour sa femme, il est blessé aussi dans son amour-propre d'homme de lettres : critiqué sévèrement et abandonné par ses amis, isolé et triste, il n'a plus le bonheur de trouver chez lui la paix et les paroles con-

solantes. Au contraire, sa femme doute de lui, lui propose un collaborateur, refuse le rôle qui lui est destiné, et lui crée tous les jours de nouveaux tracassés. Trompé dans ses espoirs d'homme de lettres, trompé dans sa perspicacité, mécontent de ses amis, détestant sa femme, abattu et découragé, il n'est pas surprenant que ce mélancolique impressionnable et prompt au découragement, s'avance à grands pas vers la folie. Et s'il peut paraître surprenant qu'il devienne fou, si sa folie n'est pas un aboutissement inévitable, elle n'en est pas moins très admissible. Elle marche peut-être par bonds, peut-être y a-t-il des « trous » dans le roman, mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Les Goncourt, nerveux et malades eux-mêmes, empoignés par leur sujet et souffrant les souffrances de Demailly, ne pouvaient pas faire autrement.

Les nerveux sont toujours irréguliers, prompts à l'espoir, prompts au découragement. Ils ont souvent une manière d'être inquiétante et déroutante : il ne faut pas être surpris que leur manière de composer et d'écrire s'en ressente un peu.

Aussi, croyons-nous, la meilleure conclusion est celle de M. Jules Lemaître : « En signalant ce qu'ils ont d'inexpliqué, c'est peut-être leur maladie même que nous leur reprochons. Aussi à peine ai-je formulé mes critiques que je ne suis plus aussi sûr de leur justesse. »

SŒUR PHILOMENE

Le 5 février 1860, Edmond et Jules de Goncourt déjeunèrent chez Flaubert. A ce déjeuner assistait Bouilhet, ancien interne de l'hôpital de Rouen. Il raconta que l'un de ses amis, interne en même temps que lui, était aimé par une sœur de l'hôpital. L'interne, pour une raison qu'il ne dit pas, se pendit. Et la nuit où il veillait le mort, Bouilhet vit la sœur entrer dans la chambre mortuaire, s'agenouiller auprès du lit, prier et, sans prendre garde à lui, se relever pour partir. Alors, Bouilhet coupa une mèche des cheveux de son ami et la remit à la sœur; elle disparut sans rien dire.

Les deux frères, trouvant l'histoire tendre, se proposèrent de l'écrire et se mirent au travail pour composer *Sœur Philomène*. Pour cela, ils avaient besoin de documents indispensables et d'impressions vécues.

Une lettre de recommandation les adresse à Edmond Simon, interne de Velpeau, à la Charité. Et là, tous deux travaillent « sur le vif, le vrai et le saignant ». Ils suivent la visite. Ils passent des nuits à l'hôpital, assistent aux consultations et notent tout ce qui leur passe devant les yeux, jusqu'à ce que, « secoués et émotionnés », étrangement émus, à bout de forces, poursuivis par l'odeur de l'hôpital, ils se voient contraints de se donner un peu de répit.

Le roman commence par une description de salle de malades, la nuit, sous la clarté vacillante des veilleuses,

qui donne à l'atmosphère un peu lourde, une paix sourde et mystérieuse. Dans ce silence a lieu la ronde de la sœur venant apporter la caresse de ses mains délicates et douces et de sa parole musicale, câline et chantée « de cette voix de gâterie que les nourrices et les mères prennent avec les enfants méchants pour les faire obéir. »

Sœur Philomène naquit au mois de janvier, par un gai soleil d'hiver, entre deux jurons de la sage-femme. N'ayant plus de mère, ni de père, elle est recueillie chez une tante ou plutôt par une tante, servante chez Mme de Viry.

Elevée dans un milieu qui n'est pas le sien, elle souffre de mille petits ennuis qu'elle ne comprend pas, mais qu'elle ressent. Mise en un couvent d'orphelines, le nom de Philomène lui est donné parce qu'il y a déjà une petite fille s'appelant Maria comme elle. Et Philomène prend peu à peu la « tenue soumise, triste, comprimée des pauvres enfants du peuple qui ont l'air d'avoir l'hiver dans le dos ». Puis, grâce à une petite amie, elle devient très pieuse. Elle aime l'église comme « un lieu saint et doux, intime et tendre, comme une chambre où l'on serait né et où l'on aurait aimé sa mère ». Elle se sent là dans une quiétude infinie, dans un bien-être vague. Dans une langueur satisfaite, elle se laisse aller à une rêveuse paresse.

Les chants et les orgues, les fleurs et les parfums la pénètrent délicieusement et les voix des chanteurs la charment d'un bonheur infini. Mais elle devient jeune fille, et subitement les choses qui lui ont parlé ne lui parlent plus. Elle a de vagues idées de mariage, et le souvenir lointain mais doux de son petit ami d'enfance, Henri, vient parfois la troubler. Et le couvent lui devient insup-

portable. Elle le quitte et va chez « Monsieur Henri » aider sa tante. Monsieur Henri reste indifférent, malgré tous ses soins. Un soir, il rentre ivre ; il laisse échapper des réflexions qui causent une syncope à la pauvre petite, et elle entre au noviciat des sœurs Saint-Augustin.

La conversation de salle de garde que les Goncourt ont notée montre que l'esprit qui y règne se transmet de génération en génération. C'est la perpétuelle discussion du budget et des frais, l'attaque de l'économe « qui fait sauter l'anse du panier et monter les frais de 25 francs à 80 ». C'est l'apparition du candidat au cinquième, venant s'informer des diagnostics des malades à examiner et c'est encore la parodie amusante des chefs de service.

Les impressions de salles de malades sont notées avec exactitude et elles sont cueillies à chaque heure intéressante de la journée : le matin, la visite, le déjeuner, la contre-visite, le soir, avec la prière et la ronde de nuit.

Les auteurs prêtent à sœur Philomène leurs propres impressions et leurs souffrances. Il est intéressant à ce sujet de rapprocher dans le roman les pages 121, 126, 127, des pages 351 à 357 dans le *Journal*, tome I.

L'heure du déjeuner est décrite avec la convalescente distribuant le pain et le petit chariot roulant que l'on pousse devant les lits ; décrite aussi la visite de l'interne à quatre heures (l'heure sans doute est variable). Et la conversation des malades, s'appelant par leur numéro de lit, est étonnante de vérité. Elles font la louange de l'interne et l'une d'elles travaille à la broderie d'une bande de jupon pour lui, en remerciement de ses bons soins.

Et elle dit, à voix basse : « Ce garçon-là est trop gentil pour n'avoir pas une petite femme... Eh ! bien, ça lui

fera un jupon, à sa douce... C'est gentil, quand on danse... » (page 152).

Ces détails peuvent paraître un peu puérils, mais ils sont bien exacts et plus d'un pourrait, parmi les internes et les externes, sans oublier les stagiaires, avouer qu'il s'est attiré pareille récompense : et ce n'est qu'à leur louange à tous !

La sœur est la grande consolatrice : elle « doit faire l'espérance sous les rideaux du lit où la mort a souvent à peine le temps de refroidir ! » Elle est là pour adoucir les derniers moments des abandonnés, pour écarter d'eux la sinistre pensée de l'amphithéâtre, et pour endormir en Dieu le dernier souffle de la vie (page 156).

La visite du chef a lieu au milieu d'une assistance nombreuse ; les uns attentifs et recueillis, d'autres, réunis par groupe, causent à voix basse et, par instant, on entend un nom de femme, un souvenir ou une nouvelle du bal de la veille ; d'autres encore causent aux malades et deux jeunes externes jouent comme des enfants.

Vient une jeune femme atteinte « d'encéphaloïde lardacé » du sein droit, et l'interne Barnier est chargé de l'opérer. Il reconnaît en elle son ancienne maîtresse ; il est troublé par le souvenir du passé et ce passé lui reviendra, amer et obsédant, après l'opération malheureuse de Romaine qui meurt en une agonie délirante et furieuse.

Cette agonie a lieu, à la tombée de la nuit, pendant la prière du soir.

Il y a là une opposition très belle entre la voix de la sœur qui prie sur « un ton doucement aigu, dans une sorte de cantilène, cadencée, grêle, claire et virginale » (page 242) et les cris déchirants, les blasphèmes et les chansons délirantes de Romaine. La voix de la sœur était comme

une main de fer mise sur la bouche d'une agonie et scellant le délire aux lèvres de la mort !

Mais cette voix s'adoucit, « elle prend une tendresse si suave, une douceur si émue, un tel accent de pitié et de caresse qu'on aurait pu croire entendre un ange gardien berçant une agonie ». Romaine pousse un grand cri : elle est morte et la lugubre « boîte à chocolat » l'emporte sous les yeux de Barnier, anéanti.

Ce ne sont que des impressions d'hôpital, sans doute, mais elles nous ont paru suffisamment intéressantes pour que l'on puisse s'y arrêter un peu. — C'est surtout parce qu'il y a, dans cette étude, le tableau d'une chose supprimée, le dévouement de la religieuse, que nous nous sommes fait un plaisir d'en faire l'analyse.

Entrons maintenant dans la partie médicale du roman, l'alcoolisme développé chez Barnier et le menant à la mort.

Barnier, poursuivi par le souvenir de Romaine, hanté par son image, est pris par les idées noires, par le désir de la mort, car la morte l'appelle vers elle et le néant « lui parle à la pensée comme le vide au regard ».

Barnier, pour oublier, pour chasser cette obsession, se met à boire.

Il éprouve tout d'abord la douceur de l'ivresse légère, spirituelle, presque ailée. Il se sent délicieusement enlevé dans une agréable rêverie. Les idées noires sont bien vite envolées, évaporées. — Et c'est dans son sang une fièvre généreuse, les idées bégaiant gentiment dans sa tête étourdie, « son âme rit sous un indicible chatouillement de bien-être à quelque chose de lumineux, comme un enfant rit aux fleurs de son berceau. » Puis, peu à peu tout se voile, le bruit s'éteint, le sommeil s'empare

de lui et il s'endort « dans le contentement de quelqu'un couché sous un rayon de soleil, au bord de ses rêves. »

Après ces extases paresseuses, il retombe plus durement dans la vie et il souffre. — Et d'ivresse en réveils amers, de réveils amers en ivresse, Barnier marche vers l'état de besoin : il lui faut son absinthe ; sans elle, le travail n'est plus possible ! Grâce à ses effets, son cerveau lui semble plus lucide et sa main plus habile et plus hardie ! Et il continue jusqu'à ce que l'habitude émousse cette jouissance heureuse. Alors, il double la dose, il la triple. Ce n'est plus la surexcitation qu'il veut, mais la torpeur et l'engourdissement.

L'appétit s'en va, l'adipose paraît. Barnier en est à son sixième verre par jour !

Il échoue au concours pour la médaille d'or et, effrayé des ravages qu'il découvre en lui, il veut lutter. Son intelligence s'est endormie : elle est lourde et lente ; sa faculté de compréhension est paresseuse et presque éteinte ; sa mémoire est affaiblie, son argumentation égarée, sa logique en désordre, sa parole embrouillée, ses idées diffuses, son raisonnement boiteux. Dans la conversation, il a des hésitations, des vides. Son caractère est devenu mauvais, il a les nerfs impatients, l'humeur agressive et batailleuse. Il est irritable, irrésolu, méchant, indifférent.

Sa force physique a diminué, ses muscles sont mous, ses jambes faibles, et il a le tremblement vermiculaire de la langue.

Pour oublier, encore pour oublier, il va dans Paris, droit devant lui, sans but, égaré, faisant des courses exténuantes. Il se sent vieilli, plein d'amertume, sombre et farouche. Vaincu, anéanti, désespéré, il s'en va vers la sœur Philomène et lui demande pardon pour le baiser

qu'il voulut, ivre, lui donner un soir. Puis il se donne la mort en se blessant à l'amphithéâtre sur un cadavre infecté et purulent.

Il meurt, en disant : « Il m'est venu à l'idée que je l'avais tuée... Je l'ai revue... je la revoyais avec du sang... Et je buvais... je buvais parce que je l'aime toujours... voilà... c'est tout... c'est tout... »

Jules de Goncourt écrit à Flaubert pour lui demander son avis sur leur roman. Et Flaubert répondit, en juillet 1861, une lettre enthousiaste dont voici quelques lignes :

« Ça m'a empoigné, enlevé. J'ai tout lu d'une haleine et en mouillant quelquefois comme un simple bourgeois.

« C'est très vrai, très fin et très profond. Bien des femmes s'y reconnaîtront. Il y a des pages exquises : p. 44, 45, 46. On sent la chair sous le mysticisme. Le petit téton qui commence à se former sous les médailles bénies, le premier sang des règles qui se mêle au sang de Jésus-Christ, tout cela est beau, bon et solide.

« Quant à tout le reste, la vie d'hôpital, je vous réponds que vous avez touché juste.

« Les conversations des malades, les physionomies secondaires d'élèves, celle du chirurgien en chef Malivoire, etc. *Very well*.

« Mais je suis amoureux de Romaine !

« A vous, mon bichon.

« Gustave FLAUBERT. »

Nous empruntons ces quelques lignes à la lettre publiée dans le livre d'Alidor Delzant à la page 89, et nous ne croyons pas devoir ajouter notre appréciation à celle de Flaubert.

GERMINIE LACERTEUX

Edmond et Jules de Goncourt avaient une vieille bonne qui s'appelait Rose Laide, mais dévouée, affectueuse, elle les entourait de soins comme une mère et jamais elle ne les délaissa quand ils furent malades : c'est dire qu'elle ne les quitta jamais.

Elle les avait connus jeunes. Avec Jules, plus d'une fois elle avait joué. Elle avait vu mourir leur mère. Elle tomba malade, mais ne voulut d'abord pas se soigner. Elle était de ces natures qui se laissent miner lentement par le mal jusqu'à ce qu'il les abatte brutalement sur leur lit, en attendant la mort.

Le jour où le docteur fut appelé près d'elle, il dit : « C'est fini, plus d'espoir ; c'est une question de temps. Le mal a marché vite. Un poumon est perdu et l'autre, tout comme... »

Son état se compliqua d'une péritonite et elle entra à Lariboisière (Voir Journal, tome II, p. 39). A peine sortie de son lit, il lui vint au visage une couleur terreuse, « c'est comme de la terre qui lui monterait sous le teint ». Elle va vers l'hôpital, se raidissant, rassemblant toutes ses forces, respirant à peine, oppressée, et regardant les choses avec « des yeux de mourant qui paraissent vouloir emporter le souvenir des lieux qu'ils quittent ».

Dans son lit, tranquille et pleine de l'espérance de la vie, elle parle gaîment de sa sortie prochaine ! C'est hélas ! ainsi que se leurent la plupart des tuberculeux à

la dernière heure : ou plutôt, c'est heureux pour le médecin à qui cet optimisme évite bien des feintes pénibles !

Rose parle de quitter l'hôpital et deux jours après elle s'en va, morte dans un vomissement de sang.

Quelques jours après, les deux frères apprendront tout l'inconnu de la vie de leur servante : ses dettes, ses débauches, ses orgies nocturnes, ses « fureurs utérines », ses accès d'hystérie, ses accouchements, ses vols, ses ivresses. Ce sera pour eux un grand chagrin.

Et Jules écrit : « Pour toute la vie il est entré en nous la défiance du sexe entier de la femme ; une épouvante nous a pris au double fond de son âme, de la faculté puissante, de la science, du génie consommé, que tout son être a du mensonge. »

Il y avait là un beau sujet de roman que les deux frères ne tardèrent pas à travailler. Quand il fut publié, la préface annonçait un « roman vrai, une étude qui est la clinique de l'Amour. »

Le nom de Lacerteux fut emprunté à une mendiante que Jules avait connue à Brévannes.

Germinie est au service de Madame de Varandeuil. Née dans un milieu de misère, elle perdit sa mère quand elle était encore en bas-âge. Son père mourut « poitrinaire ».

A 14 ans, elle vint à Paris, triste et pâlotte, couverte de poux. Placée dans un café, elle est malheureuse de tout ce qu'elle entend et de ce qu'elle voit autour d'elle. Protégée par un vieux garçon, violée par lui, elle est enceinte et accouche d'un enfant mort. Elle passe comme bonne à tout faire dans une maison où elle est mal nourrie et parfois pas du tout.

Elle maigrit, « son teint devient blanc vert, ses lèvres

se décolorent et prennent un ton de violettes fanées, ses yeux se cernent », elle est essoufflée au moindre effort et près d'elle « l'on souffre de cette incessante vibration qui s'échappe des artères de sa gorge ». Pour un rien, elle s'évanouit. Passant de place en place, elle arrive chez Madame de Varandeuil.

Elle devient pieuse, « allant à la pénitence comme on va à l'amour » vers un prêtre jeune et bon, un peu étonné et effrayé de cette petite servante sensuelle, promise à la passion par son cœur et par son corps. Elle devient amoureuse de lui, mais il l'éloigne et l'envoie vers un autre confesseur.

Alors, elle oublie la religion. Elle devient provocante et tout en elle est plein de sollicitation, dégageant le désir et en donnant la commotion. Elle est troublante, inquiétante, brûlant du mal d'aimer.

Devenue l'amie d'une crémillère, Germinie s'intéresse au fils de la maison, le jeune Jupillon. Elle finit par l'aimer, elle le surveille. Ils font ensemble quelques fugues et Germinie se donne à lui. Jalouse, elle apprend à danser pour le suivre au bal et le surveiller de près.

Leurs relations sont connues du public et le public ne lui épargne pas son mépris. Germinie entretient Jupillon de ses économies et lui offre un magasin de ganterie. Elle devient mère et s'en va accoucher à la Maternité, au milieu d'une épidémie de fièvre puerpérale. (P. 110.)

Les Goncourt ont retiré de leur manuscrit, comme trop vraie, une page décrivant une opération césarienne. Cette page sera transcrite dans une autre partie de cette étude : elle est écrite dans le *Journal*, tome II, p. 226.

Germinie reçoit une lettre lui annonçant la mort de sa petite fille et elle tombe dans une crise d'hystérie.

« Après deux ou trois soupirs longs, profonds, arrachés et douloureux, elle tombe à la renverse, elle est agitée de mouvements convulsifs, de terribles secousses, de détentes nerveuses des membres, de craquements de tendons.

Elle a les yeux pleins d'une tendresse triste, de cette angoisse douce qu'ont les yeux des blessés. Elle porte les deux mains à sa gorge, à son cou, comme pour arracher la sensation de quelque chose montant et descendant en elle.

Le visage a une expression de douceur mélancolique et d'anxiété sentimentale.

Et tout se termine par des pleurs, par un déluge de larmes, le corps brisé par une grande lassitude. » (P. 121.)

Aiguillonnée par la jalousie, elle se met à détester Jupillon et pour oublier, elle boit et devient hargneuse, désagréable. Elle a des crises de larmes, des crises de mutisme, des crises de travail nerveux. Jupillon lui demande 200 francs : elle ne sait pas les refuser. Le surprenant en compagnie de sa cousine, elle est prise de l'idée folle de vitrioler cette femme, elle entre chez un épicier avec des yeux qui ne voient pas, des yeux vides et perdus de quelqu'un qui va assassiner. Et elle ne sait plus ce qu'elle veut, elle s'enfuit.

Elle se plonge de plus en plus dans l'ivrognerie, buvant en compagnie par « lichades », puis buvant seule à longues gorgées. Et ce qu'elle demande à l'ivresse, ce n'est pas la « fièvre de tête, le trouble heureux, la folie vivante, le rêve éveillé et délirant de l'ivresse », mais bien « le noir bonheur du sommeil, d'un sommeil sans mémoire et sans rêve, d'un sommeil de plomb, tombant

sur elle comme un coup d'assommoir sur la tête d'un bœuf ».

C'est le « sommeil congestionné de l'Ivrognerie qui berce avec les bras de la Mort », p. 154.

Alors se fait en Germinie le travail lent et destructif de l'alcool.

Son intelligence est stupéfiée, ses perceptions émoussées, elle a des gestes de somnambule et tout son être est somnolent. Elle fait une fausse couche, une hémorragie grave, mais elle a la chance de pouvoir se traîner jusqu'à la porte de l'appartement : ses plaintes sont entendues et une sage-femme vient la délivrer.

Cachant ses vices, caressante et câline près de sa maîtresse, elle lutte de toute la force de son peu de volonté. Parfois abattue par des crises nerveuses (p. 162-163), elle sait dissimuler à merveille. Elle est revenue vers Jupillon, soumise et tremblante à son approche, à son entière disposition, prête à se laisser battre s'il la battait. Et elle arrive à un tel degré d'avilissement qu'elle vole pour lui.

Peu à peu elle descend à l'hébétude, elle devient oublieuse, sa mémoire est confuse. Elle prend une physionomie bête, elle ânonne en lisant, elle devient « souillon. »

Un soir, en rentrant, M^{me} de Varandeuil trouve sa bonne pelotonnée au pied de son lit, parlant dans son sommeil avec un accent étrange, une parole palpitante, une voix lente, profonde, lointaine, avec de grands silences de respiration et des mots exhalés comme des soupirs, traversée de notes vibrantes et poignantes (p. 179). Son langage est purifié, elle parle avec éloquence, elle parle comme une comédienne.

« Elle avait des mouvements de tendresse coupés par des cris, puis venaient des révoltes, des éclats, une ironie merveilleuse, stridente, implacable, s'éteignant dans un accès de rire nerveux. »

Puis Germinie redevient affectueuse, elle entoure sa maîtresse d'un dévouement religieux et elle entre en lutte contre les fièvres de son corps, les suggestions de la nuit, les tiédeurs moites des temps d'orage, les voix qui l'embrassaient tout bas à l'oreille. Poursuivie par l'obsession « que rien ne chasse et qui revient toujours, l'obsession impudique, acharnée, fourmillante d'images, l'obsession qui approche l'amour de tous les sens de la femme, l'apporte à ses yeux fermés, le roule fumant dans sans tête, le charrie tout chaud dans ses artères ! » Ses perceptions se troublent et elle voit partout et en tout des formes d'impuretés. Soupçonnée de vol, déléguée par sa maîtresse, poursuivie par la crainte de son passé dévoilé, elle est prise par l'idée de suicide (p. 212).

Elle a des hallucinations visuelles (page 217) et la nuit, des impulsions qui la poussent à tuer son amant : « pourquoi ? pour rien... pour tuer ? »

Elle tombe à la rue, sans dégoût ; de la rue elle dégringole aux terrains vagues, allant dans la nuit « sinistre et frémissante, courbée, effacée, les épaules pliées, rasant les ténèbres avec un de ces airs de folle et de malade, un de ces égarements infinis qui font travailler sur des abîmes de tristesse, le cœur du penseur et la pensée du médecin. »

Une nuit, sous la pluie, les pieds dans le ruisseau, elle guette Jupillon. Puis une autre nuit, par une pluie d'hiver, sous une gouttière qui la douche de son eau glacée, elle l'attend.

Ce sera sa dernière station. Elle tombe malade. Le médecin ordonne l'application d'huile de croton en disant qu'elle a de graves désordres dans la poitrine.

Germinie maigrit, pâlit, tousse, et manque d'appétit. Elle a le sommet des poumons un peu « ulcéré ». Malgré le séjour à la campagne, son visage consumé, décharné, funèbre, regardé comme une tête de mort amoureuse. Et les deux poumons infiltrés, c'est la condamnation.

Nous retrouvons, à peu de choses près, la description des progrès du mal, avec la complication de péritonite, qui existe dans le *Journal*, tome II, pages 37 à 48.

Ce roman fut très mal accueilli. Ceux qui auraient pu, en cette circonstance, soutenir un peu de leur amitié les deux auteurs gardèrent un silence plus dur que toute critique. Et ceux qui prirent la plume furent d'une sévérité décourageante. Gustave Merlet, dans *Hommes et livres*, sous ce titre *Un roman réaliste* (page 81) écrit ceci :

« Il faudrait être une Germinie ou un Jupillon pour respirer, sans être asphyxié, ces miasmes dont le voisinage est délétère, même à distance. Dans cet air empoisonné, la lumière s'éteint, et le critique qui s'est engagé par devoir dans ces souterrains fangeux, en est réduit à tâtonner dans l'ombre pour chercher sa route et gagner au plus vite l'issue la plus voisine.

« On dirait une gageure soutenue imperturbablement par des jeunes gens en belle humeur qui veulent scandaliser les élégances parisiennes et attirer l'attention en arborant des guenilles au milieu d'un salon. Oui, il y a évidemment ici une mise en scène calculée pour un effet de surprise bruyante. C'est prémédité comme un défi. »

Il est inutile de discuter cette assertion, car il est bien établi que les Goncourt ont simplement raconté une

histoire vraie : que cette histoire soit pénible et profondément attristante, amère et décourageante, il ne s'ensuit pas qu'elle soit volontairement « fangeuse » et « torchon ». Elle est dite parfois en des termes qui peuvent surprendre ; il ne faut pas en faire un reproche aux auteurs : il y a des choses violentes et fortes et en même temps angoissantes qu'il faut savoir regarder sans faiblesse et sans dégoût. Et si dans leur roman, les Goncourt n'ont laissé aucune place à des pensées souriantes et consolatrices, c'est que le sujet n'en comportait pas. Tous ceux qui peuvent observer de telles misères, de telles abjections, savent bien qu'il est inutile de parler d'espoir et de consolation aux malheureux qui roulent vers la déchéance, comme la triste Germinie.

C'est de la vie, et il ne faut pas en détourner les yeux parce qu'elle est effrayante et hideuse. Il est bon d'avoir le courage et la force de la contempler sans dégoût, avec une immense pitié pour les victimes qu'elle abat.

MADAME GERVAISAIS

Madame Gervaisais avait un front bombé et lisse, de grandes masses plates de cheveux en nimbe, de grands yeux qu'on eût dit lointains dans l'ombre de leur cernure, des traits auxquels la maladie avait fait garder la minceur de leur jeunesse, une peau pâle. Il y avait en elle une séduction attirante et étrange d'une personne à part, inoubliable, profonde et magnétique, dont le visage ne serait plus que celui d'un esprit.

Madame Gervaisais fait un voyage à Rome, pour se reposer, accompagnée de Pierre-Charles, son fils né de couches violentes et qui ne parle pas.

Après une période de lassitude et de grande faiblesse, elle aime à chercher dans les églises la paix et le silence, le repos et l'hospitalité sereine. Elle a la curiosité d'assister aux cérémonies de la semaine sainte : elle est frappée par un chant tel qu'elle n'en a jamais entendu de pareil. C'est une « plainte où gémit la fin du monde, un recitatif lent et solennel d'une parole lointaine de l'histoire, une basse-taille touchant aux infinis des profondeurs de l'âme. » Charmée nerveusement avec de petits tressaillements, elle est languissamment navrée sous le « bruit de cette voix grave balançant les gammes des mélancolies, répandant ces notes qui semblent le large murmure d'une immense désolation, suspendues et trémo-lantes des minutes entières sur des syllabes de douleur dont les ondes sonores restent en l'air sans vouloir mou-

rir. » Le « Lamma Sabachtani » lui laisse un long écho qu'elle emporte, une vibration ; et le tressaillement aux endroits sensibles de son être, monte à ses lèvres qui en répètent le soupir suprême. Les « Lamentations » à la Chapelle Sixtine, avec, à de longs intervalles, la mort des cierges, lui versent dans l'âme de l'oubli, quand à la fin de chaque psaume, dans le silence et dans la nuit, monte, suave et doux, le miserere, ce chant d'une harmonie gémissante, cette musique expirante s'envolant à Dieu.

Madame Gervaisais revient peu à peu vers les croyances qu'elle avait perdues. Elle descend à une tristesse brisée : la figure du Christ lui vient à la pensée, elle voit en lui l'homme semant le bien, s'approchant des malades, bon aux souffrances, consolateur des affligés, fraternel aux pauvres, passant poétique de la terre, roi de la douleur et qui devait laisser derrière lui la « mélancolie au monde ».

Pierre-Charles a une attaque de convulsions. Le médecin appelé trouve l'état très grave et ne répond pas de l'enfant. Mais des dames pieuses viennent, une visite est faite à la madone et Pierre-Charles est sauvé

Mais il reste à sa mère l'impression d'un demi-sommeil, d'une flânerie flottante de son intelligence. La vie de ses idées semble s'en aller d'elle et se disperser dans ce qui l'entoure, se fondre dans je ne sais quelle abêtissante contemplation. Il se fait comme un vide en elle.

La rencontre d'une comtesse convertie et exaltée amène madame Gervaisais à la lecture de *L'Introduction à la vie dévote*. Cette lecture environne la malade de « l'enivrement de la terre et du ciel, d'œilletts et de lys, de rossignols et de colombes, de musiques d'oiseaux, de parfums d'arbres, de toutes les félicités colorées, bril-

lantes, chantantes, bourdonnantes. Elle éprouve la molle séduction d'un jardin de Paradis où une bouffée de printemps rapporterait un écho d'un hymne de saint François d'Assise au dieu chrétien de la nature. »

Se trouvant à l'âge où l'on redescend la vie, elle subit une métamorphose. A la suite d'un sermon qui l'a troublée, il se fait en elle un travail de conversion. Sous la direction d'un père Jésuite, elle se confesse, elle s'isole, elle renvoie tous ses amis, se met en garde contre eux et rompt brutalement ses relations; de jour en jour elle s'enfonce dans un goût plus sauvage d'isolement et d'éloignement des vivants. Elle se confesse quatre fois par semaine et communie tous les dimanches.

Un jour, une idée obsédante l'assaille : Madame Gervaisais croit répandre autour d'elle un appétit de volupté et provoquer le désir. Assaillie de saintes chaleurs d'amour, elle veut des pénitences rudes. Son confesseur n'est pas assez sévère et elle le quitte pour un « trinitaire déchaussé ». Celui-ci la mène très rudement. Elle vient habiter dans son quartier et lit *L'Imitation*. A ce moment, elle voit l'existence avec la désillusion d'un retour de cimetière, comme un passage à traverser en étranger. Elle devient indifférente à tout et à tous. Après une tentative de conversion près de sa bonne, se sentant un peu souffrante, elle vit dans sa chambre, seule et absorbée, toussant et crachant quelques crachats sanguinolents.

Dans sa chambre nue, plus de fleurs, plus de musique, beaucoup d'images pieuses. Madame Gervaisais a des tré-saillements dans ses prières, des grâces sensibles : elle éprouve continuellement jusqu'au cœur une insinuante pénétration. Et cette pénétration s'y glisse avec une infinie douceur, une « douceur si forte et une force si douce

que, la retirant du monde, elle la force à se plonger dans le recueillement des grands silences intérieurs où viennent flotter autour d'elle des paroles sans mots, atténuées, des paroles qui lui semblent émaner de Jésus et ne pas lui entrer par ses oreilles, tant elle les sent au profond d'elle !

Elle maigrit jusqu'à devenir d'une maigreur fantomatique. Elle a le souffle court. Elle tombe à genoux, en des crises d'extase et de ravissement, embrassant le bas d'une robe, prosternée, adorant un roi dans le vide et disant, la figure rayonnante : « Rabboni, mon bon maître ! » Elle prend plaisir à souffrir et sa bonne troupe, cousues dans sa chemise, sur la peau, des branches de rosier.

Epuisée, à bout de forces, elle a des pâleurs subites ; affaissée, elle peut à peine respirer, son visage est tiré et ses yeux encavés. Au milieu de cet anéantissement, elle est prise de minutes d'extase : après deux ou trois profonds soupirs, sa voix devient celle d'une petite fille, sanglotante, étouffée, gémissante, et son visage aux pommettes enflammées se renverse, tendu vers quelque chose. Elle est dans un néant ravi, ayant l'illusion et l'impression d'une force qui l'enlève du canapé où elle est assise, le globe des yeux fixe, les paupières sans battement, un aveuglement radieux dans le regard et ses mains élevées vers sa vision, ses mains pâles et transparentes.

Elle arrive même à s'écarter de son fils et tombe dans la « mort spirituelle » qui lui donne l'appétit de la vraie mort. Elle l'attend avec impatience, elle l'appelle comme une venue d'amour. Et ces appels à la mort sont suivis d'un grand calme, sans espoir, sans envie. Elle tombe dans une effrayante insensibilité, le regard absent. L'arrivée de son frère la ramène à la réalité, mais il est trop

tard. Madame Gervaisais ne peut plus résister longtemps et la mort qui a tardé ne tardera plus.

Elle a lentement mais irrémédiablement fait son œuvre.

La malade, mortellement atteinte, est prise d'une immense faiblesse, accablée et lassée, profondément prostrée, elle retrouve, un matin, pour aller voir le Pape, quelques forces et, sans tenir compte de ses crachements de sang, se raidissant, elle s'habille et va vers lui. Par des salles longues et interminables, haletante et crispée, dans le Palais mystérieux, infini et confus, elle va, comme une somnambule et tombe. Elle tombe, un peu de sang aux lèvres, au moment où elle aperçoit le Pape, morte dans les bras faibles de Pierre Charles, qui la laisse rouler en un cri déchirant : « Mère ! »

Quand parut Madame Gervaisais, ce fut encore, comme toujours, la critique sévère. Barbey d'Aurevilly accusa les deux frères de tirer dans le dos de la religion catholique. Un seul ami, Alphonse Daudet, fit paraître dans la *Revue de France* un article de louanges, dont voici quelques lignes :

« Le plus beau, le plus complet, mais aussi le plus dédaigneux et le plus hautainement personnel de leurs livres. Aucune intrigue, la plus simple histoire d'une âme de femme, odyssée à travers une série de descriptions admirables, d'une intelligence vaincue par les nerfs et partie de la libre possession de soi-même pour aller succomber à Rome, sous l'énervement du climat, à l'ombre des ruines, dans ce je ne sais quoi de mystique et d'endormant qui tombe des murs d'église, parmi l'odeur d'encens des pompes catholiques. »

RENÉE MAUPERIN

Renée Mauperin, apprenant la mort de son frère, tué en duel et par sa faute, à elle, ressent au cœur une douleur subite et tombe raide sur le plancher.

Après quelques mois de semblante guérison, elle éprouve des étouffements et des palpitations au moindre effort. Puis ces légers symptômes s'amendent, rien ne peut lui faire penser qu'elle est gravement atteinte, comme il arrive « dans ces maladies qui semblent par instants oublier les malades. » Mais bientôt, Renée ne peut plus courir ni jouer sans être essoufflée et sans ressentir un état vague d'étourdissement avec des battements de cœur inquiétants. Le docteur vient et demande à voir Bouillaud en consultation car « le danger de ces maladies est qu'elles viennent toujours de loin et qu'elles ont fait bien du chemin quand on appelle le médecin ».

Dans l'attente de Bouillaud, dans le grand silence de la chambre, on entendait le cœur de la malade battant avec le bruit d'une montre.

Après avoir examiné Renée, le docteur dit à son père : « Du courage, Monsieur. » Et il lui explique la maladie avec ses complications.

Renée, à qui le père cache la gravité de son état, conserve de l'espoir et dit : « Est-on bien quand on ne souffre pas ? C'est moi qui vais jouir de la vie quand je vais aller tout à fait bien. » Et elle a un désir de mourant qui croit dépayser la mort en allant un peu plus loin. Elle

part à Morimond pour se reposer et vivre au grand air.

Là, Renée recouvre un peu de santé : elle recommence à vivre, les couleurs de l'activité remises à ses joues, mais ce sera le dernier baiser de la vie ! Sans tarder, elle devient indolente et triste, elle est de nouveau angoissée par l'oppression, avec comme un poids dans la poitrine que sa respiration a de la peine à soulever.

Elle éprouve un vague malaise ; énermée, brisée, fiévreuse, elle n'a plus d'énergie vitale. Ses gestes sont lents et douloureux, lassés ; ses mains amaigries, hésitantes et tremblantes ; son corps est anguleux avec des omoplates saillantes et l'épine dorsale en relief.

« Les maladies ont leur travail caché, leurs ravages sourds. Vraiment, ces horribles changements du dehors qui éteignent lentement les traits, effacent peu à peu la personne et font, sous le premier attouchement de la mort, comme un commencement de cadavres des corps que l'on aime. »

Renée change peu à peu, sa marche devient traînante, ses caresses n'ont plus de grâce, elle semble avoir toujours froid, ses bras pendant ont l'air d'ailes mouillées.

Elle va, le dos voûté, la taille affaissée, la robe tombante.

Mais elle reste caressante et douce, laissant « la mort monter, comme un beau soir, sur son âme blanche. »

Elle a des immobilités muettes, regardant dans le vide d'un regard long et fixe et, après deux ou trois battements de cils, elle s'endort les yeux à demi ouverts. Puis elle parle, elle parle, elle fait des projets, elle guérira et tous, ils seront heureux. Elle ne peut pas croire qu'elle va mourir, elle se le cache, et elle semble se soulever de l'agonie pour embrasser son père une dernière fois avec

toute sa jeunesse. De jour en jour elle s'affaiblit, ses nuits sont remplies de rêves pâles et vagues, de limbes, d'où elle sort, étonnée, étourdie « comme si son rêve oublié avait battu les premiers coups d'aile de la mort ! »

Denoisel, son ami d'autrefois, qu'elle a éloigné d'elle après la mort de son frère, vient la voir dans sa chambre imprégnée de cette vague odeur des jeunes malades qui met dans une pièce comme une senteur de bouquet fané et de fleurs mourantes.

Ce sont alors entre le père désolé, la mère anéantie et l'ami prêt à espérer, ce sont des soirées silencieuses, muettes et tristes. Renée parle à voix basse, prononçant de douces paroles, des paroles tendres et graves, émues, des paroles qui ressemblent au chant d'une belle conscience et retombent autour d'elle ainsi que des consolations d'ange.

Ses pensées pardonnent à toutes choses, et dans l'ombre et le silence, descend comme une sorte de terreur sur ceux qui écoutent tout ce qui, dans cette voix, s'envole déjà de la mourante.

Vient l'agonie. Sur la figure amaigrie de la mourante, descend une beauté d'extase et de suprême délivrance. L'anxiété et la souffrance disparaissent et, en elle, descend la douceur et la paix d'un ravissement ; ses yeux grands ouverts paraissent s'emplir d'infini et son regard, peu à peu, prend la fixité des choses éternelles.

A sa bouche endormie, entr'ouverte et souriante, tremble un dernier souffle de vie. Pâle d'une pâleur argentée, elle voit venir vers elle la mort qui s'approche et vient comme une lumière et l'emporte.

« Ainsi finit, par un des plus beaux lits de mort que le roman ait jamais dressés, ce livre étincelant d'esprit et

de larmes. Toutes les qualités d'écrivains et d'observateurs des Goncourt s'y sont resserrées et comme exaltées. Pas une longueur et pas un hors-d'œuvre. Un souffle poétique anime le récit : les chapitres se succèdent, courts et rapides, comme des strophes...

« L'art du récit s'efface devant les émotions qu'il excite : on s'attendrit avant d'admirer. »

Telle est l'opinion formulée par Paul de Saint-Victor dans le feuilleton de la *Presse*, avril 1864.

Ajoutons que Renée Mauperin vécut sous les traits d'une amie de Jules (voir Journal, tome I, page 146), amie dont il a laissé le portrait au crayon, fait de sa main.

TROISIÈME PARTIE

Dans cette troisième partie, nous allons rechercher d'abord les raisons qui ont amené les Goncourt à la conception de leur œuvre et nous examinerons les qualités qu'ils avaient pour atteindre à coup sûr le but qu'ils se proposaient. Ce sera la matière d'un premier chapitre.

Dans un deuxième, nous étudierons la maladie de Jules et nous placerons quelques notes sur les cas de Barnier, Germinie, Madame Gervaisais et Renée Mauperin.

CHAPITRE PREMIER

Il est intéressant de chercher comment les Goncourt ont été conduits vers une telle littérature et de montrer les qualités qu'ils possédaient, qualités nécessaires pour créer une œuvre sérieuse et bonne.

Les Goncourt ont été amenés à leur littérature par leur état maladif et impressionnable, état maladif qui a développé leur esprit d'observation ; ils y ont été puissamment aidés par leurs qualités de travailleurs honnêtes et convaincus, persuadés qu'en littérature on ne fait bien que ce que l'on a vu ou souffert.

Ils ont souffert, et beaucoup. Ils ont souffert de leur état nerveux, ils ont souffert de douleurs physiques et aussi de douleurs morales ; ils se sont analysés, ils se sont penchés sur leur morbidité, ils ont, pour ainsi dire, fait leur propre autopsie, développant et mettant à nu leur sensibilité. Et il est tout naturel qu'ils aient voulu se confier au livre confident et traduire pour eux et pour le public ce qu'ils ressentaient. Alors ils ont écrit ce qu'ils avaient souffert et aussi ce qu'ils avaient vu... (« L'Homme de Lettres » qui devint plus tard « Charles Demailly »). Ils ont souffert pour écrire. Il suffit de rappeler ici les heures de malaise que les deux frères vécurent pour prendre des documents à l'hôpital pour sœur Philomène.

Pour Germinie Lacerteux, ils écrivent : « C'est un bien douloureux livre sorti de nos entrailles ».

Donnant dans leurs livres l'image de ce qu'ils sentent ;

ils ont des pages qui donnent une tristesse qui prend aux nerfs, qui fait mal. Ils ont le tourment de tout sentir, de tout rendre sensible : c'est l'effort maladif qui leur est propre.

S'ils ont souffert, ils ont vu. Ils savaient voir, admirablement servis par un esprit d'observation très développé. « La meilleure éducation littéraire d'un écrivain serait la rédaction sans conviction de ce qu'il verrait, de ce qu'il sentirait ; voir, sentir, exprimer : tout l'art est là ».

Leur esprit d'observation est sans cesse en éveil. Ils étudient, au concert, les attitudes des femmes ; dans les salons, ils observent tous ceux qui passent devant eux ; dans la rue, ils prennent des notes, cherchant ce que Edmond a appelé le « document humain » ; l'œil de la femme, « ce muet diseur de choses que contredit la bouche », leur donne le désir d'écrire quelques pages d'observation. Toujours en éveil, sans cesse en quête d'impressions à recueillir, ils veulent voir, « voir des hommes, des femmes, des salons, des rues, toujours étudier la vie des êtres et des choses, loin de l'imprimé, c'est la lecture de l'écrivain moderne ».

Leur *Journal* est rempli de traits d'observation et ils ont suivi, jour par jour, les progrès de la maladie chez Gavarni, chez leur bonne, chez leur ami Burty, chez Daudet.

Et ils ont su exprimer ce qu'ils ont vu et souffert. Ils savent noter en quelques traits de plume le portrait de la petite nièce de Rose : « Pauvre petite fillette étiolée, pâlotte, rachitique, nouée de misère, la tête trop grosse pour le corps, le torse déjeté, triste reste de toute une famille poitrinaire attendu par la mort et, dès maintenant, tou-

ché par elle, avec, en ses doux yeux, déjà une lueur d'outre-vie. »

La voix des phtisiques a pour eux un charme, car cette voix est une « voix de caresse qui est comme le suprême enlacement autour des êtres et des choses de la terre et dont déjà les microbes tuberculeux et tumulaires font comme un rôle du sentiment ».

Voici comme ils décrivent la mort indifférente d'un ivrogne tuberculeux :

« Il s'est vu, avec la parfaite connaissance de son état, mourir d'une phtisie due à l'alcoolisme, dans une agonie qui a duré six semaines, où il a montré pour la mort, arrivant à petits pas, l'indifférence d'un homme regardant sur un mur ensoleillé, l'ombre manger lentement la lumière ».

Et de leur ami Burty « gaga », ils nous laissent ce petit tableau :

« Il a le sourire inexpressif d'un gros et épais bourgeois en visite.

Il nous raconte avec un air béat et une joyeuseté gaga, qu'il est guéri... finissant ses phrases dont il ne peut sortir, avec des ronds tracés par sa canne sur le tapis. »

Il y a dans le *Journal*, à la date du 16 avril 1874, la description de l'enfant de leur ami de Behaine, sur son lit de mort, et qui mérite d'être citée :

« Aujourd'hui à quatre heures, sur cet oreiller, à la lueur du grand cierge pascal peint et doré que le pape donna à son père, je revois la tête du pauvre enfant, avec de grands bleuissements sous ses yeux fermés, avec l'affreuse rétractation de ses lèvres violettes, sur le blanc des dents. Je la revois, à neuf heures, cette tête aimée, blanche de la pâleur d'un lys flétri, qui serait éclairé par un clair de lune... »

Et c'est la description de l'affection qui l'a emporté :

« L'enfant est mort d'une méningite... son délire, ce délire particulier aux maladies du cerveau et qui fait, aux vieux comme aux jeunes, repasser, dans les dernières heures de l'agonie, les sensations de leur vie, son délire était à la fois doux et déchirant. Il ne parlait que de roses que ses petites mains cherchaient à rassembler en bouquet, pour sa bonne amie, la sœur qui le soignait; il ne parlait que de bouvreuils que ses petites mains s'efforçaient à attraper dans le vide, pour les mettre dans le giron de sa mère, et sa voix expirante répétait toutes les gaies chansons italiennes que sa première enfance avait entendues dans la baie de Naples. »

Il ne nous appartient pas d'examiner si les Goncourt ont su exprimer en une langue pure ce qu'ils avaient vu ou souffert. Il nous est permis, cependant, d'écrire qu'ils ont fidèlement traduit leurs impressions et en tout cas, pour ce qui entre dans le cadre restreint de cette étude, ils ont donné une description profondément exacte de plusieurs cas médicaux. Avant de développer plus longuement cette idée, il importe de constater qu'ils savaient prendre des documents et qu'ils ne négligeaient rien pour être bien renseignés.

« Le roman actuel, écrivent-ils, se fait avec des documents racontés ou relevés d'après nature comme l'histoire se fait avec des documents écrits. »

Où les Goncourt prenaient-ils leurs documents?

Des documents, ils pouvaient en recueillir fréquemment à leurs réunions bi-mensuelles, chez Magny, rue de la Contrescarpe. Il y avait là Sainte-Beuve, Renan, Berthelot, Taine, Flaubert, Burty, Tourgueneff, le docteur Vergne, Gautier. Des documents, ils en puisaient dans

leurs causeries du dimanche, boulevard du Temple, chez Flaubert. A ces causeries venaient de nombreux amis : des hommes de lettres, des peintres, des savants, des médecins. Le docteur Robin y venait fréquemment et se plaisait à faire de longues dissertations ; le docteur Philipps, spécialiste des voies urinaires, que l'on avait baptisé « le casseur de pierres », y venait parfois.

Dans ces causeries « on descendait aux mystères des sens, à l'inconnu des goûts bizarres, des tempéraments monstrueux ; les fantaisies, les perversions, les toquades, les démenches de l'amour charnel sont étudiées, creusées, analysées, spécifiées. On philosophe sur de Sade, on théorise sur Tardieu. L'amour est couché sur une table d'amphithéâtre et les passions passées au speculum. C'est un vrai cours d'amour scientifique. » Nul doute que dans ces causeries, les auteurs de *Germinie Lacerteux* puisèrent de nombreux documents.

Des documents, ils en prirent autour d'eux pour *Charles Demailly*, autour d'eux et en eux. Ils allèrent les chercher eux-mêmes pour *Sœur Philomène*. Pour *Madame Gervaisais*, ils firent un voyage à Rome et dans le cadre trouvé, ils placèrent l'histoire de leur tante, la conservant à peu de choses près : « Peut-être traitera-t-on de pure imagination cette mort de femme en passant le seuil de la chambre du pape et cependant, c'est la vérité à bien peu de choses près ».

Dans leurs causeries, ils savaient passer des choses sérieuses aux choses plaisantes. Ils parlaient successivement des actions impulsives, de l'origine de la vérole, et ils coupaient ou terminaient leurs réunions par des boutades comme celle-ci : « Alors décidément le morpion est

moins bien armé que le pou, par le créateur ? » A ces causeries, Flaubert apportait de la bonne et grosse gaieté, se plaisant et s'épanouissant dans la narration de choses énormes.

Un soir, la conversation s'égara sur les mauvaises odeurs des pieds, du nez et de la bouche. Et Flaubert se mit à raconter longuement et voluptueusement l'anecdote d'un punais, du nez duquel tomba une viscosité, une « sepia » qui força le docteur Trousseau à quitter son cabinet et à n'y rentrer que le lendemain. Il ne s'arrêta pas là.

Comme bouquet de la fin, il narra l'histoire d'un pessaire, retiré au bout de 17 ans, par son père, du ventre d'une marchande de poissons et dont l'infection était telle, que trois internes de l'hôpital de Rouen tombèrent évanouis sur le cul (Voir *Journal*, mars 1878, VI).

Afin de pouvoir, dans *Germinie Lacerteux*, décrire une opération césarienne, ils allèrent voir comment cela se passait et voici la description qui en reste, description qui a été supprimée par eux comme trop vraie.

« Juge... Nous étions là toutes dans l'amphithéâtre... (c'est une élève sage-femme qui raconte ce qu'elle a vu). Il y avait un monde fou, des étudiants en masse... on avait bouché le jour des fenêtres... c'était éclairé par un réflecteur pour mieux voir... Des matelas avaient été posés en largeur sur la table de l'amphithéâtre... On faisait une grande place sur laquelle le réflecteur donnait... Auprès, une table, et tous les instruments de chirurgie... Et puis, à côté, de grandes terrines avec des éponges, grosses comme la tête...

Monsieur Dubois est entré, suivi de tout son état-major. il était tout chose, Monsieur Dubois...

Alors, voici un paquet qu'on apporte comme un paquet de linge et qu'on pose sur le matelas : c'était la naine... Ah ! l'affreuse créature... Figure-toi une vilaine tête d'homme brun sur un énorme corps tout blanc ; ça avait l'air de ces grosses araignées, tu sais, d'automne... Monsieur Dubois l'a un peu exhortée... Elle n'avait pas l'air de comprendre... Et puis il a tiré de sa poche deux ou trois morceaux de sucre qu'il a posés à côté d'elle sur le matelas...

Alors on a jeté une serviette sur sa tête, pour qu'elle ne se voie pas, pendant que deux internes lui tenaient les bras, et lui parlaient... Monsieur Dubois a pris un scalpel, il lui a fait, comme ça, une raie sur tout le ventre, du nombril en bas, la peau tendue s'est divisée... on a vu les aponévroses bleues comme chez les lapins qu'on dépiaute... Il a donné un second coup qui a coupé les chairs... le ventre est devenu tout rouge... un troisième... A ce moment, ma chère, ont disparu les mains à Monsieur Dubois... il farfouillait là-dedans... il a retiré l'enfant... Alors... ah ! tiens, ça c'était plus horrible que tout, j'ai fermé les yeux... on lui a mis les grosses éponges... elles entraient toutes, toutes, on ne les voyait plus !... Et puis, quand on les retirait, c'était comme un poisson qu'on vide !... un trou ma chère...

Enfin, on l'a recousue, on a noué tout cela avec du fil et des épingles... Ça ne fait rien, je t'assure que je vivrais cent ans, je n'oublierai jamais ce que c'est qu'une opération césarienne. »

Ces quelques pages suffisent, je pense, à montrer que Jules et Edmond de Goncourt, s'ils ont souffert et vu, s'ils ont été suffisamment à la source des documents, ont également su traduire ce qu'ils avaient senti.

Rien d'étonnant que tous deux aient été toujours un peu tristes : les observateurs le sont tous et doivent l'être. « De tout ils ne prennent rien de ce qui trompe ou de ce qui grise. Leur état normal, est la sérénité mélancolique ».

CHAPITRE II

§ I. — Pour que puisse germer et se développer une maladie mentale, il faut un terrain spécial, une prédisposition soit latente, soit évidente.

Et la maladie n'est pas produite par une cause unique, mais bien par une série de conditions, qu'il serait trop long d'étudier en détails. De nombreux travaux ont été publiés sur l'influence des races, des saisons, du climat, sur le rôle de la civilisation et des professions. Il y a certainement en dehors de toutes ces causes, une prédisposition individuelle. Fort heureusement, tous les prédisposés ne deviennent pas des aliénés. Il faut, pour faire éclore la maladie, des causes appelées les causes déterminantes.

Les psychoses surviennent pour la plupart (les psychoses congénitales mises à part naturellement) chez des individus en apparence sains d'esprit. — Elles surviennent parfois après des maladies infectieuses, souvent après les intoxications : alcool, opium, morphine, haschish, etc...

Et il ne faut pas négliger, parmi les causes déterminantes, quelques facteurs importants, tels que le surmenage et l'inanition. Parfois aussi les maladies de l'estomac, du foie et de l'intestin, mais surtout du foie provoquent de véritables psychoses.

Il y a aussi des causes morales : les émotions violentes

et répétées, les inquiétudes, les chagrins, l'émotivité, les pratiques religieuses répétées.

Ce sont là des considérations générales qui vont nous permettre de passer à l'examen de la maladie de Jules de Goncourt, en cherchant les causes de l'affection dont il fut atteint et dont il mourut.

Ensuite, nous étudierons la maladie de Charles Demailly qui est la même, à quelques symptômes près et qui ne se termine pas si brusquement par la mort.

Nous terminerons par de brèves notes sur l'absinthisme chez Barnier, sur l'hystérie et la tuberculose chez Germinie Lacerteux, sur le mysticisme et l'extatisme et aussi la tuberculose chez Madame Gervaisais, sur la maladie de cœur de Renée Mauperin.

Et nous nous hâterons de donner une conclusion.

§ II. — Jules de Goncourt est mort, emporté dans un ictus apoplectique, au cours de paralysie générale et avant la période de cachexie, par une complication pulmonaire, probablement une broncho-pneumonie.

La période prodromique de la paralysie générale est marquée par des modifications de l'émotivité et du caractère et par des phénomènes de neurasthénie. L'humeur du paralytique général devient excessivement mobile et irritable ; il y a en lui des alternatives de joie et de tristesse, de découragement et d'optimisme. Il est assombri pour un *tœdium vitae* qui peut le conduire à des tentatives de suicide.

Il a souvent conscience qu'il est sous le coup d'une maladie grave et témoigne de sombres pressentiments pour l'avenir.

Jules de Goncourt était très prompt au découragement.

Et il avoue qu'il avait, après une semaine d'amour, du dégoût pour trois mois et une tristesse amère. Mais aussitôt en joyeuse compagnie, il oubliait sa tristesse et redevenait le causeur fin et spirituel. En voyage, avec son frère, il était heureux, mais les retours l'attristaient. Et ce fut toujours en lui la perpétuelle alternative d'optimisme et de découragement. Il eut comme le pressentiment de l'avenir quand il écrivit à Aurélien Scholl qu'il « découvrait en lui de grandes promesses d'infirmités pour ses vieux jours. »

Le paralytique général a le sentiment d'une lassitude générale qu'il ne peut expliquer. Il est sans forces, avec des sensations singulières qu'il ne peut définir : il lui semble que sa tête se vide, que son cerveau se désagrège.

Jules de Goncourt, à son retour de voyage en Italie est pris d'une grande tristesse qui lui donne une paresse décourageante et « l'atonie du corps et de l'esprit ». Il lui semble que sa tête se vide. « On tourne, on retourne sa cervelle : elle sonne creux... Il semble qu'on soit *vidé*. »

Quand paraît *Germinie Lacerteux* il écrit : « Nous sommes comme des gens qui n'ont entre eux et le suicide que la trêve de quelques œuvres à faire. »

La fatigue intellectuelle se produit rapidement : Jules était incapable de créer. Il aimait à travailler la forme courant sans cesse après les tours de phrases, mais contrainct de s'étendre sur un canapé, fumant et rêvant.

La mémoire faiblit, l'attention est difficile à éveiller et plus difficile encore à fixer : Jules n'eut jamais d'amnésie complète, mais seulement quelques troubles de la mémoire. Par contre, l'attention chez lui fut très atteinte et son frère nous l'a montré faisant un effort pénible pour la maintenir fixée. « Il doit faire un effort énorme,

une contention qui fait saillir les veines de son front et le laisse brisé de fatigue. »

Les troubles viscéraux portant sur l'appareil digestif n'épargnèrent pas Jules de Goncourt. Souffrant terriblement de l'estomac, les digestions lui sont un supplice et les séjours à Vichy et à Royat n'amélioreront pas cet état de souffrance. Quelques troubles du côté du foie le tracasseront aussi parfois, mais d'une manière moins exquise.

De plus en plus, il a le sentiment qu'il ne pourra plus travailler et dès le début de 1870 il devra cesser de rédiger le *Journal*. Indifférent et irritable, il devient aussi maladroit. Au restaurant, il se tient mal et perd le sentiment des convenances, il renverse les objets sur la table et il ne veut plus sortir, parce qu'il a honte de lui.

Les troubles de la parole paraissent peu à peu : les *r* sont plus difficiles à rouler et il les passe très rapidement ; les *c* se transforment en *t* et ses phrases sont hésitantes. Il a des crises de mutisme, il redevient enfant, avec, par moments, le masque d'un imbécile et des heures d'hébétude.

Puis il tombe dans l'aphasie motrice, émettant des sons qui ne sont plus des paroles. Il a le tremblement des lèvres et l'agitation inquiète et égarée des aphasiques qui semblent toujours interroger. Cherchant à dire ce qu'il voudrait et qu'il ne peut plus, il se démène, il s'énervé, il se met en colère, et, désespéré, vaincu, il retombe anéanti.

Il est « dans les espaces... vides ».

Et le 16 juin 1870 il est frappé et tombe dans un ictus apoplectique et meurt le 20 juin après une agonie sur laquelle je ne veux pas revenir.

En résumé, on retrouve dans la maladie de Jules la période prodromique et longue de la paralysie générale, les symptômes essentiels d'affaiblissement intellectuel, portant surtout sur l'attention et l'affectivité, moins sur la mémoire, un peu plus sur la conscience et les perceptions, les troubles moteurs portant sur l'affaiblissement musculaire et le tremblement des lèvres, l'embarras de la parole et quelques symptômes inconstants d'idées mélancoliques, d'hallucinations, des troubles de l'ouïe, des troubles viscéraux, l'ictus apoplectiforme avec aphasie et la mort par complication pulmonaire. Il a été atteint à l'âge normal, puisque la paralysie générale est rare avant trente ans et le mal a normalement évolué.

§ III. — Pourquoi Jules de Goncourt est-il devenu paralytique général ?

Il faut, avant de répondre à cette question, passer rapidement en revue l'étiologie de la paralysie générale. Elle est compliquée. Un moment on a cru que c'était une maladie réservée aux hommes cultivés : il n'en est rien. Elle est certes plus fréquente en ville qu'à la campagne, mais cela tient peut-être aux facteurs adjuvants : le surmenage, l'alcool et la syphilis.

Dans la troisième édition de *Psychiatrie*, M. Kräpelin prétend que c'est une affection particulièrement fréquente chez les militaires professionnels.

Y a-t-il une prédisposition héréditaire ou seulement une prédisposition individuelle ? Il ne nous appartient pas d'entrer ici dans de longues discussions qui ne seraient certainement pas closes et nous devons adopter l'opinion de M. Joffroy : il y a une prédisposition acquise, résultant soit d'un surmenage antérieur, soit

d'une intoxication ancienne et prolongée, prédisposition qui est souvent latente chez un individu d'apparence normale.

Les causes déterminantes sont les émotions violentes ou prolongées, le surmenage, l'alcoolisme et la syphilis.

Pour Jules de Goncourt, faut-il retenir qu'il est de descendance militaire ? Ou ne faut-il pas plutôt admettre la prédisposition individuelle névropathique acquise et développée par le surmenage, par les émotions et les chagrins, par le travail et les veilles prolongées, par les excès vénériens et par les excès de tabac et peut-être l'abus de vins généreux ?

On ne relève nulle part de preuve indiquant qu'il était syphilitique : d'ailleurs cette cause déterminante n'est pas rigoureusement certaine et il ne semble pas y avoir d'arguments décisifs pour ou contre l'origine syphilitique de la paralysie générale.

Combattue par Charcot, considérée par beaucoup d'auteurs comme un facteur important, sans en être la cause essentielle et spécifique, elle serait d'après eux un puissant adjuvant ; d'autres la considèrent comme une cause essentielle et dès lors la paralysie générale devient une maladie parasyphilitique.

Malgré les expériences faites sur des paralytiques, expériences communiquées au congrès de Moscou en 1897, d'après lesquelles la syphilis inoculée n'amena pas l'apparition d'un chancre (la syphilis n'avait pas été dévoilée dans les antécédents), malgré ces expériences, la question n'est pas tranchée.

Il paraît logique d'admettre que la syphilis est un puissant adjuvant, sans être la cause absolue et spécifique. C'est la conclusion que nous admettons le plus volon-

tiers. Pour Jules de Goncourt, nous n'avons aucune preuve qu'il fût syphilitique : il est vrai que les personnes qui ont la vérole ne vont pas le publier à tous les vents et si nous trouvons parfois dans les papiers des hommes de lettres la trace ou l'aveu de la tare, c'est par un heureux hasard. Cet heureux hasard, nous ne l'avons pas eu : aussi laisserons-nous au sujet de la syphilis un point d'interrogation.

Jules de Goncourt était célibataire.

Le célibat peut-il être incriminé ?

Une statistique a paru — nous ne savons au juste de qui — donnant une proportion plus considérable de célibataires aliénés que de gens mariés. Il n'y a pas lieu d'attacher grande importance à cette statistique, car il y a dans le mariage bien des facteurs propres à favoriser le développement de troubles mentaux, autant chez l'homme que chez la femme. Plus cependant chez la femme à cause de la puerpéralité.

Jules de Goncourt souffrait beaucoup des émotions que lui causait la carrière des lettres ; il avait commencé jeune à faire des excès vénériens, il ne s'arrêtait que « repus et saoul de matière », il fumait beaucoup et du tabac très fort, des cigares opiacés ; il veillait souvent et fort tard dans la nuit, il se surmenait.

Nous concluons volontiers à la prédisposition individuelle latente, développée par l'ensemble des causes déterminantes, syphilis réservée.

§ IV. — *Paralysie générale de Charles Demailly.* — Tandis que Jules de Goncourt succombe, Charles Demailly résiste à la paralysie générale, ou pour être plus exact, Charles au lieu d'être emporté comme Jules dans un ictus,

revient de son accès, mais pour en arriver à la période de cachexie terminale, en un gâtisme absolu.

Demaillay est homme de lettres, délicat, maladif, faible, mélancolique, impressionnable, inconstant et prompt au découragement. Dès ses premiers écrits, il a des ennuis et se laisse aller à des hébétéments qui ébranlent son organisme. Marié, malgré ses théories, après quelques jours de bonheur, il sombre dans une amère déception. Les heurts, les discussions, les malaises qu'il ne peut pas s'expliquer, font de lui un pauvre malade qui ressent des douleurs obtuses avec des serrements aux tempes. Il a des troubles de l'ouïe et de l'odorat, des cauchemars qui le laissent fiévreux et prostré. Il a de la peine à travailler et il lui semble que son cerveau se désagrège. Il se sent malade et il supplie sa femme de le prendre en pitié et de le laisser mourir en paix.

Un jour, après une violente discussion, il perd la mémoire, il va devant lui, dans les rues, perdant le sens de l'orientation. Quelques jours après il tombe sans connaissance et, revenu à lui, il devient enfant, soumis et sans volonté, hébété.

Il perd la conception exacte du monde extérieur, il a des troubles de la sensibilité, il délire et il écrit une page bizarre et curieuse comme en écrivent les paralytiques généraux qui peuvent encore tenir la plume. Il a des hallucinations auditives, la folie mélancolique du suicide, des crises de mutisme et des refus de s'alimenter.

Il a enfin un second ictus, après un accès de folie furieuse, et il sombre lamentablement dans le gâtisme et l'animalité.

En quelques mots, nous trouvons dans *Charles Demailly* la période prodromique avec les modifications de l'émotivité et du caractère : mélancolie, impressionnabilité, humeur changeante ; avec les phénomènes neurasthéniques et psychosthéniques : douleurs aux tempes, malaises, lassitude, sensations singulières difficiles à définir, sombres pressentiments.

Nous trouvons les symptômes essentiels de : troubles de la mémoire et du sens de l'orientation, réactions impulsives.

Si l'on ajoute à tout cela les symptômes de délire avec des idées absurdes, des idées de suicide et des idées mélancoliques, les hallucinations, les troubles de la sensibilité, le refus d'aliments, les ictus et la déchéance physique et psychique complète, l'on aura, à notre avis, un tableau assez complet de la paralysie générale.

§ V. — *Alcoolisme de Barnier. — Sœur Philomène.* — Barnier est interne et s'il se met à boire, il n'ignore pas les dangers de l'alcool. Mais l'idée de la mort l'obsède d'une manière si désespérante en lui ramenant toujours l'image de sa maîtresse, qu'il se laisse aller à la douceur de l'ivresse légère. Il jouit de la phase d'excitation, heureux de la fuite des idées noires, et agréablement chatouillé d'un bien-être général, souriant au bégaiement de ses idées. Et il se réveille du sommeil lourd avec une certaine fatigue physique et psychique, mais lucide et de nouveau talonné par le souvenir de la morte. Dès lors, il est pris dans le fatal cercle vicieux et c'est l'état de besoin, suivi des stigmates de l'imprégnation !

Son activité intellectuelle et sa capacité de travail sont diminuées : il échoue au concours de médaille d'or. Il

s'analyse et il constate avec terreur les ravages de l'alcoolisme : troubles de la mémoire, atteinte du jugement, appauvrissement des idées, indifférence et irritabilité morbides, tremblement musculaire, diminution de la sensibilité, négligence et maladresse. Tous ces stigmates sont notés par les Goncourt avec une vérité qu'il faut admirer.

§ VI. — *Hystérie, alcoolisme et tuberculose chez Germinie Lacerteux.* — Germinie Lacerteux était d'hérédité tuberculeuse. Avant d'être formée, encore faible et pâlotte, pleine de poux, elle vient à Paris et travaille dans un café. Violée, misérable et malheureuse, mal nourrie, elle maigrit, pâlit, ses lèvres se décolorent et deviennent couleur de violettes fanées, ses yeux se cernent, elle est essoufflée au moindre effort et s'évanouit sans raison.

Nerveuse et brûlant du mal d'aimer, elle devient pieuse et amoureuse de son confesseur, allant à la pénitence comme à l'amour.

A l'annonce de la mort de sa petite fille, elle a une crise d'hystérie : soupirs profonds, chute brusque, secousses et détentes nerveuses, craquements de tendons, sensation de quelque chose à la gorge, yeux doux et tristes comme ceux des blessés, visage mélancolique et sentimental, déluge de larmes et lassitude.

Aimant le petit Jupillon comme une esclave dévouée, comme une petite bête caressante et soumise, elle est jalouse et, haineuse, impulsive, elle pense à le vitrioler, entre, égarée, chez un épicier et ne sait plus ce qu'elle veut.

Elle s'enivre, elle a des crises nerveuses, elle dissimule ses vices à sa maîtresse, elle fait une fausse couche. Elle boit toujours, voulant le noir sommeil de plomb.

Elle revient vers Jupillon et vole pour lui. Elle le quitte à nouveau et va vers un autre qu'elle veut tuer en une réaction automatique, par impulsion passionnelle.

Elle a une obsession impudique, voyant partout des formes d'impureté. Elle a des idées de suicide, des hallucinations. Elle passe par des alternatives d'activité fébrile et d'aboulie absolue : elle est apathique, négligente, « souillon », glissant peu à peu à l'état crépusculaire, à l'hébétude, aux accès de somnambulisme.

Germinie n'est pas un aliénée à proprement parler, c'est une nerveuse, c'est une hystérique. Or, l'hystérie amène, peut amener à la tuberculose par les troubles de nutrition dont elles s'accompagnent. C'est le cas de Germinie, mais c'est surtout le cas de Madame Gervaisais, que nous allons observer plus loin.

Dans ce terrain prédisposé par l'hérédité, la mauvaise hygiène, l'alcool, la tuberculose fait très aisément son lit. Une heure de pluie glaciale sur les épaules amaigries de Germinie et c'est la tuberculisation d'un sommet, l'infiltration totale d'un poumon, l'envahissement bilatéral, les cavernes et la mort foudroyante par hémorragie.

§ VII. — *Hystérie mystique.* — *Madame Gervaisais.* — Madame Gervaisais, venue à Rome pour se soigner, subit l'influence des cérémonies de la semaine sainte, se laisse guider vers la croyance par une comtesse convertie et sous la direction d'un confesseur, s'isole et s'enfonce dans une pratique religieuse sévère et rigoureuse.

Après une période de demi-sommeil, il semble à Madame Gervaisais que la vie de ses idées s'en va : elle se plaît à d'amolissantes rêveries, pensant au Christ, le

passant mystique de la terre, enveloppée de parfums d'arbres, de félicités colorées et bourdonnantes.

Elle est à l'âge critique et elle est impressionnable. Elle a de saintes chaleurs d'amour et elle se livre à de dures pénitences. Elle devient indifférente à tout ce qui n'est pas pieux, elle ne prend plus soin de son fils, ni d'elle-même : elle n'a plus de volonté. Elle a des tré-saillements intimes quand elle prie, elle oublie le monde et autour d'elle viennent flotter des paroles qui viennent de Jésus!

Elle a des crises d'extase et de ravissement, avec, dans les yeux, un aveuglement radieux. Elle est insensible à tout. Mais la tuberculose a chez elle fait également de grands pas et elle meurt comme Germinie Lacerteux, foudroyée, avec un peu de sang aux lèvres.

§ VIII. — *Maladie de cœur.* — *Renée Mauperin.* — La maladie de Renée débute brusquement par une douleur subite au cœur, après une forte émotion. Puis elle éprouve les palpitations, les étouffements, quelques étourdissements.

Après la visite du médecin, qui trouve l'état de la malade assez grave, Renée fait un séjour à la campagne et va mieux.

Mais elle devient indolente et triste, oppressée, avec comme un poids dans la poitrine.

Elle éprouve de vagues malaises, elle est fiévreuse, sans énergie.

Ses gestes sont las et comme découragés, lents comme ceux d'un être engourdi et frileux, ses pauvres mains sont tremblantes et son corps semble un triste squelette, sur lequel tombent, trop amples, les vêtements. Lente-

ment, Renée dépérit sans espoir. Sa marche est traînante, et ses bras ont l'air d'être brisés. Son dos se voûte, sa taille s'affaisse et elle s'en va, caressante, douce et résignée, vers le dernier sommeil. Elle a des sommeils abattus, les yeux à demi ouverts et parlant pour faire oublier à ceux qui l'entourent la triste et dure nécessité de la mort, elle s'affaisse de jour en jour. Et elle rend le dernier soupir, calme, les yeux grands ouverts, sans un cri, sans révolte, souriante à la mort venue, dans cette chambre imprégnée de la vague odeur des jeunes malades qui est comme une senteur de bouquet fané et de fleurs mourantes.

Nous n'avons rien dit de *Manette Salomon*.

Le sujet en est à peu de choses près le même que celui de *Charles Demailly*. En tout cas, nous ne croyons pas qu'il soit plus intéressant et nous ne nous y arrêterons pas.

CONCLUSION

Il nous reste à conclure.

Edmond et Jules de Goncourt ont exprimé les diathèses intellectuelles des névroses, les mélancolies des esprits surmenés.

Ils ont traduit la tristesse des paysages parisiens où s'attardent les vices et gémissent les misères. Leurs livres laissent une impression triste et si l'on veut, malade. L'on ne peut se défendre d'une impression vaguement douloureuse : leurs personnages malades, incapables du moindre effort, vaincus, roulent lentement et fatalement à la déchéance et à la mort. Et c'est une souffrance pour qui se plaît à les suivre et à les étudier.

Sous une forme amère et âpre, c'est de la vérité ressentie et peinte par des artistes convaincus et malades de leur art.

C'est peut-être de « la névrose exaltée qui donne une tristesse qui prend aux nerfs et qui fait mal ». C'est sans doute parce que les Goncourt n'avaient pas la « santé courante ».

Faut-il accepter qu'ils sont inquiétants ? contestables ?

Inquiétants, sans doute, et c'est un éloge à leur faire. Contestables, peut-être, et cela ne saurait être un reproche.

Mais ce qui n'est pas admissible, ou du moins ce qui

ne nous paraît pas admissible, c'est le reproche qui leur a été fait « de n'avoir pas d'imagination, d'être incapables de rien peindre qu'ils n'aient vu, de rien écrire qu'ils n'aient éprouvé ou pour le moins entendu conter ». Cette critique ne nous semble pas admissible pour deux grandes raisons : la première, c'est que si nous l'admettions, nous jetterions immédiatement à bas la charpente de cette étude qui repose toute sur ceci que les Goncourt n'ont écrit que ce qu'ils ont vu ou souffert.

L'autre raison est que cette critique n'en est pas une : bien au contraire et nous la considérons comme un éloge.

Nous sommes très heureux que les frères de Goncourt aient toujours eu dans leurs écrits cette honnêteté qui les poussait à ne rien écrire sans documents.

Cela nous a permis de faire ce travail avec plaisir et avec intérêt.

Nous ne croyons pas que ces « gens de lettres et ces nerveux aient contribué à faire que la littérature en notre temps s'adressât spécialement aux professionnels et aux malades, partant qu'elle contînt de moins en moins de ce qui peut toucher les autres hommes, ceux qui, sans faire métier d'écrire, se contentent d'être des hommes qui pensent, qui se souviennent, qui rêvent et qui, en dépit de leur santé, s'affectent, s'émeuvent et souffrent ». (*Portraits d'écrivains*. Doumic.)

Nous ne pensons pas du tout que leur œuvre ait été « l'effort le plus persévérant, le plus consciencieux et le plus laborieux pour vider la littérature de son contenu ». (*Idem*).

Heureux de terminer ici cette trop courte étude, nous saluons en les Goncourt des écrivains honnêtes, des tra-

vailleurs consciencieux, et surtout des artistes convaincus, tourmentés et malades.

Nous les aimons pour ce qu'ils ont de contestable et d'inquiétant : après tout, ne sommes-nous pas aussi peut-être un malade ?

Vu :

Le Doyen,
Dr LANDOUZY.

Le Président,
Dr DEBOVE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Edmond et Jules de Goncourt

1. *En 18...*, 1 volume.
2. *Salon de 1852*. — Edition unique, 1 volume in-12. — Paris, Michel Lévy 1852.
3. *La Lorette*, pages publiées sous le titre de : « Les lèpres modernes » dans l'*Eclair* 1852-1853.
4. *Mystères des théâtres*, 1 volume in-8°. — Edition unique, — Paris 1853, Librairie nouvelle.
5. *La Révolution dans les mœurs*, plaquette in-12. — Paris, Dentu, 1854.
6. *Histoire de la Société française pendant la Révolution*, 1 volume in-8°. — Paris, Dentu, 1854.
7. *Histoire de la Société française sous le Directoire*, 1 volume in-8°. — Paris, Dentu 1855.
8. *La Peinture à l'Exposition de 1855*. — Edition unique, 1 volume in-12. — Paris, Dentu 1855.
9. *Les Actrices*. — Edition unique in-64. — Paris, Dentu 1856.
10. *Une voiture de masques*, 1 volume in-12. — Paris, Dentu 1856.
11. *Sophie Arnould*, 1 volume in-8°. — Paris, Poulet-Malassis et De Broise 1857.
12. *Portraits intimes du XVIII^e siècle*, 1 volume in-12. — Paris, Dentu 1857.

13. *Histoire de Marie-Antoinette*, 1 volume in-8°. — Paris, Firmin-Didot 1858.

14. *L'art du XVIII^e siècle*.

15. *L'Homme de lettres* (Charles Demailly), 1 volume in-12. — Paris, Dentu 1860.

16. *Les maîtresses de Louis XV*, 2 volumes in-8°. — Paris, Firmin-Didot 1860.

17. *Sœur Philomène*, 1 volume in-12. — Paris 1861, Librairie universelle.

18. *La Femme au XVIII^e siècle*, 1 volume in-8°. — Paris, Firmin-Didot 1862.

19. *Renée Mauperin (La jeune Bourgeoisie)*, 1 volume in-12. — Paris, Charpentier 1864.

20. *Germinie Lacerteux*, 1 volume in-12. — Paris, Charpentier 1865.

21. *Henriette Maréchal*, drame, 1 volume in-8°. — Librairie internationale, Lacroix et Verbœckhoven. — Paris 1866.

22. *Idées et sensations*, 1 volume in-8°. — Librairie internationale 1866.

23. *Manette Salomon (L'Atelier Langibout)*, 2 volumes in-12. — Librairie internationale.

24. *Madame Gervaisais*, 1 volume in-8°. — Librairie internationale.

25. *Gavarni. — L'Homme et l'Œuvre*, 1 volume in-8°. — Paris, Plon 1873.

26. *La Patrie en danger*, 1 volume in-8°. — Paris, Dentu 1873.

Pour les articles de Revues et de Journaux, voir *Les Goncourt*, par Alidor Delzant, page 359.

OUVRAGES PARUS SUR LES GONCOURT

Quelques écrits sur les Goncourt et sur leurs œuvres.

Jules BARBEY d'AUREVILLY. — *Les Œuvres et les hommes*. 4^e partie ; *Les Romanciers contemporains*; p. 189-201. — Paris, Amyot, 1865, in-12.

Paul BOURGET. — *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*. — MM. de Goncourt, p. 135-198. — Paris, H. Lemerre, 1886, in-18.

Alidor DELZANT. — *Les Goncourt*. — Paris, G. Charpentier, et C^{ie}, 1889, in-18.

Louis DESPREZ. — *L'Evolution naturaliste. Les Goncourt*, p. 67-117. — Paris, Tresse, 1884, in-18.

René DOUMIC. — *Portraits d'écrivains*. — *E. et J. de Goncourt*. — Paris, P. Delaplane, 1892, in-18, p. 167-213.

Anatole FRANCE. — *La vie littéraire*, p. 84-94. — Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18.

Jules HURET. — *Enquête sur l'évolution littéraire*. — *Conversations avec MM. Renan, de Goncourt*. — Paris, Charpentier, 1891, in-12.

Jules LEMAITRE. — *Les Contemporains*, p. 37-90, 3^e série, 2^e édition. — Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-12.

G. MERLET. — *Hommes, livres et causeries morales et littéraires*. — Paris, Didier et C^{ie}, 1869, in-18, p. 81-96 et 97-114.

SAINTE-BEUVE. — *Nouveaux lundis*, 3^e édition. — Paris, Michel Lévy frères, 1866.

Emile ZOLA. — *Les Romanciers naturalistes*. — Paris, Charpentier, 1881, in-18, p. 223-253.

OUVRAGES DE MÉDECINE

M. VIGNAUD. — *Histoire de la paralysie générale.* — Thèse de Paris.

LASÈGUE. — *De la paralysie générale progressive. Thèse d'agrégation.* — Paris, 1853. — *Leçons sur la paralysie générale.* — 1883.

FALRET. — *Recherches sur la folie paralytique et les diverses paralysies.* — Paris, 1853.

VOISIN. — *Traité de la paralysie générale.* — 1879.

BAILLARGER. — *Théorie de la paralysie générale.* — Annales de médecine, 1883.

MAIRET et VIRE. — *De la paralysie générale. Traitement. Etiologie, Pathogénie.* — 1893.

MAGNAN et SÉRIEX. — *La paralysie générale.* (Collection Léauté), 1894.

COULON. — *Considérations sur la nature de la paralysie générale.* — Thèse de Paris, 1889.

DUPRÉ. — *La paralysie générale.* — Traité de pathologie mentale de G. Ballet.

CHARTIER. — *De la phthisie et en particulier de la phthisie latente dans ses rapports avec les psychoses.* — Thèse de Paris, 1899.

CULERRE. — *Hépatisme et psychoses.* — Archives de neurologie. — Novembre 1898.

KLIFFEL. — *Insuffisance hépatique dans les maladies mentales.* — Archives générales de Médecine, 1892.

NINAS-RODRIGUEZ. — *Epidémie de folie religieuse au Brésil.* — Annales de psychiatrie. — Mai-Juin 1898.

RÉGIS. — *Syphilis et paralysie générale*. — Archives clin. de Bordeaux. — 1892, juillet et août.

FOURNIER. — *Des affections parasymphilitiques*. — Paris, 1894.

FOURNIER. — *Rapport de la syphilis et de la paralysie générale*. — Archives gén. de Médecine. — Décembre 1894.

Pierre JANET. — *Etat mental des hystériques*.

